LE PROBLÈME DE L'OUBANGUI-OUELLÉ OU COMMENT FUT EXPLORÉ ET RECONSTITUÉ UN RÉSEAU HYDROGRAPHIQUE À LA FIN DU XIXe SIÈCLE (1)

Yves BOULVERT

Directeur de Recherches, ORSTOM, Bangui BP 893, République Centrafricaine. Correspondant de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer

RÉSUMÉ

Contrairement au coup de maître de STANLEY *descendant le Congo en 1877, il fallut vingt ans de 1870 à 1890 pour explorer et comprendre le réseau hydrographique de l'Oubangui-Ouellé dans ce qui restait le dernier blanc de la carte d'Afrique. Ce n'est que lentement que la réalité géographique est apparue au travers des difficultés des explorateurs isolés en milieu hostile, mais aussi des rivalités politiques du partage de l'Afrique.*

MOTS-CLÉS : Centrafrique — Exploration Oubangui-Ouellé — Tâtonnements — Rivalités coloniales.

ABSTRACT

ABOUT THE UBANGUI-UELE OR THE EXPLORATION AND RECONSTRUCTION OF A RIVER SYSTEM AT THE END OF THE XIXth CENTURY

Although the course of the Congo was rapidly discovered by STANLEY *in 1877, it took twenty years from 1870 to 1890 in order to explore and understand the Ubangi-Uele river system in that zone which was the last blank space on the map of Africa. The geographical reality appeared slowly through the difficulties faced by the explorers being alone in hostile countries and through the political rivalries about the African partition.*

KEY WORDS : Central African Republic — Ubangi-Uele exploration — Tentative efforts — Colonial rivalries.

Introduction

Il y a une centaine d'années une rivière de l'importance de l'Oubangui (2) restait inconnue de l'Europe. Il fallut vingt ans de 1870 à 1890 pour débrouiller l'écheveau de son réseau à partir du travail de fourmis d'explorateurs isolés, à des centaines de kilomètres les uns des autres. Ce n'était qu'en Europe où parvenaient au fur et à mesure des informations, d'ailleurs parfois contradictoires, que l'on pouvait en tisser la toile. Pour l'Oubangui, les Belges, sous couvert de l'État Indépendant, furent les mieux informés; l'un d'eux WAUTERS émit l'hypothèse de l'Oubangui-Ouellé, cinq ans avant la vérification sur le terrain.

Cette époque marque également un tournant entre la période des explorateurs indépendants, libres d'esprit, sinon désintéressés et celle du découpage de l'Afrique lorsque les politiciens se partageaient le gâteau sans savoir ce que cachaient les parts du

(1) Extrait des Notes d'Histoire de la Découverte scientifique du Centrafrique.

(2) L'Oubangui — très ancienne voie de pénétration à l'intérieur de l'Afrique Centrale, mais aussi de communication avec ses populations riveraines de pêcheurs : Banziri, Sango, Yakoma — est devenu une frontière qui sépare le Centrafrique du Zaïre où il s'écrit Ubangi. A ce sujet nous avons recensé quatorze notations différentes de son nom retranscrites telles quelles dans l'ordre du dépouillement chronologique : rivière des Bangala = Mboudgou = Oubangi = Liboko = Mobangi = Mobanghi = Moubangi = Oubanghi = Ubangi = Ubandschi = Oubangui = Ibali = Doua = Koyou.

simple point de vue physique, sans parler du facteur humain dont trop peu de gens se préoccupaient.

Ce tournant suit l'année 1877 où STANLEY découvre le tracé du Congo. Les visées politiques s'affirment, le jeu normal de l'exploration est faussé. On en viendra à cacher des observations, à truquer des cartes... D'audacieuses hypothèses précédant les explorations effectives pourront être rejetées pour les mêmes mauvaises raisons politiques. Plus que les dates des observations, ce qui importait, c'était le moment où elles parvenaient en Europe. D'autres avant nous ont traité de l'exploration de l'Oubangui-Ouellé; citons le Rév. Père L. LOTAR (1937, 1940, 1946) ou P. KALCK (1973, 1974). Il nous est apparu indispensable de dépouiller chronologiquement les revues scientifiques belges et françaises de la décennie 1880, ainsi que les revues allemandes et anglaises. En confrontant les bribes d'informations qu'elles diffusent, on voit apparaître, au-delà des difficultés de l'exploration et des rivalités politiques, comment se dessine peu à peu la carte géographique de ce qui restait le dernier grand blanc de la carte d'Afrique.

Les précurseurs

Au milieu du XIXe siècle, un médecin du Caire le docteur PERRON recueillit le témoignage d'un lettré tunisien qui avait séjourné au Ouadai et au Dar Four au début de ce siècle : El TOUNSY (1845-1851). Celui-ci donne quelques renseignements indirects sur l'actuel Centrafrique. Il s'étend ainsi sur « les expéditions fôriennes et ouadayennes pour la chasse aux esclaves » (p. 274). L'une d'elle aurait atteint un grand fleuve qui pourrait être l'Oubangui : « Les Fôriens, me dit le faguyh MEDENY (p. 275), s'enfoncèrent dans le Fertyt pendant environ cinq mois, allant presque toujours droit devant eux, dans la direction du sud... Après cinq mois de marche, l'expédition arrive enfin auprès d'une grande surface d'eau dont les deux bords étaient à distance telle, que de l'un à l'autre on distinguait à peine les individus placés sur la rive. »

Depuis DENHAM (1823) et BARTH (1852), on connaît en Europe le lac Tchad alimenté par le Logone et le Chari venant du sud-est. De même que pour El TOUNSY, un Peulh, le faki SAMBA fit à BARTH le récit d'une expédition qui serait parvenue à un grand fleuve, coulant vers l'ouest, fleuve qui allait intriguer les géographes jusqu'en 1890.

En 1870 seulement, le célèbre botaniste germanique G. SCHWEINFURTH, descendant de l'Égypte vers le sud du Soudan, rencontra un jour (p. 446) « un ruisseau qui se dirigeait vers le sud-est... De tous les Européens arrivés du nord, j'étais le premier qui avait le bonheur de franchir la ligne de partage des eaux », puis (p. 496) « enfin l'Ouellé m'apparut : il envoyait au couchant ses flots sombres et profonds ». C'est tout naturellement qu'il ajoute (p. 498) « d'après la configuration de cette partie de l'Afrique, l'Ouellé ne peut appartenir qu'au bassin du Chari ».

En 1873, l'explorateur allemand G. NACHTIGAL (1) fut le premier Européen à joindre le lac Tchad au Nil par le Ouadaï.

Dans la traduction du premier tome, on lit (p. 494) : pour « remplir le Tsâd, le tribut d'eau le plus considérable est celui qu'apporte le Chari, dont le volume et l'impétuosité varient beaucoup selon la saison. C'est en septembre et en octobre que ce fleuve acquiert son maximum de grosseur et de vitesse; c'est au printemps ou un peu avant la période des pluies que chez lui, l'un et l'autre sont au plus bas... le volume liquide apporté annuellement au lac par ce fleuve serait d'environ soixante kilomètres cubes ».

Voyageant ensuite près du Salamat, au Dar Rounga, NACHTIGAL put (1903, p. 135) « recueillir les premiers renseignements dignes de foi sur les fleuves qui, venus de l'est, coulent au sud du lac Iro et vont se jeter dans le Chari, savoir l'Aoukadebbe (= Aouk), le Bahr el Abiad (= rivière blanche, cf. Bangoran?), le Bahr el Azreg (= rivière bleue, cf. Vassako?) et le Bahr el Ardh (cf. Bamingui-Koukourou?) ».

En 1870-1871, SCHWEINFURTH avait effleuré l'actuel territoire centrafricain sans y pénétrer. La véracité du voyage du médecin grec POTAGOS (1876) reste très suspecte. Toutefois c'est lui qui signale que le Mbomou coulait vers l'ouest, alors que SCHWEINFURTH qui en avait entendu parler croyait qu'il s'écoulait vers l'est et le Bahr-el-Ghazal. Le manque de connaissance sur le « grand blanc » d'Afrique Centrale était tel que POTAGOS émit l'hypothèse que l'Ouellé-Mbomou s'écoulait vers l'Ogoué, d'autres vers la Benoué!

F. BOHNDORFF est le premier Européen dont on soit certain qu'il pénétrât dans le pays Nzakara; il atteignit la Mbali, affluent du Mbomou. En 1877, il séjourna près de trois mois au camp de RABAH. Il est surtout connu comme adjoint du Dr W. JUNKER, Balte de Saint-Petersbourg qui, entre 1875 et 1879, mena plusieurs expéditions sur l'interfluve entre le Soudan et le pays Zandé dans le but bien défini de poursuivre l'exploration de l'Ouellé.

Il ne faut pas oublier que bloqué comme LUPTON et CASATI, en raison de la révolte Madhiste, JUNKER

(1) Son récit parut en trois tomes. Seul un tome fut traduit.

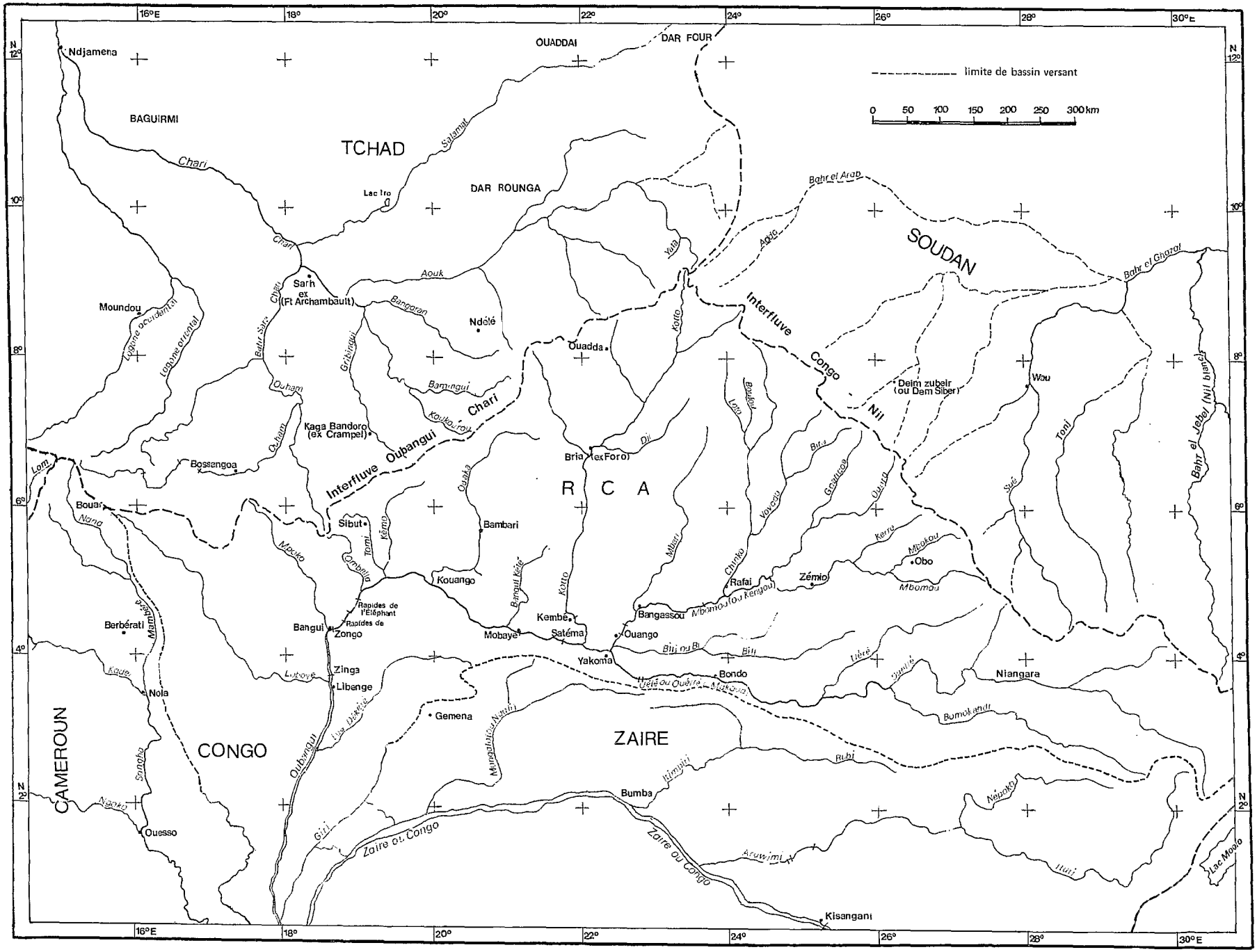


Fig. 1. — Localisation en Afrique Centrale du bassin de l'Oubangui-Ouellé.

ne put regagner Zanzibar qu'en 1886. En attendant, il réussit à faire parvenir quelques lettres et documents aux *Mitteilungen de Gotha* (1) mais ses trois livres de récits d'explorations ne furent publiés qu'entre 1889 et 1891. Entre-temps, le monde occidental avait été surtout frappé par l'audacieuse expédition d'H. M. STANLEY qui, en 1876-77, descendit le Congo et à son retour, en révéla le cours et l'importance. Suivant la relation de L. GENONCEAUX, « en décembre 1876, STANLEY pénétrait par le sud-est dans l'immense bassin qui est situé entre la région maritime et le pays des lacs générateurs. Sous le premier degré de latitude nord, le Congo reçoit à droite l'Aruwimi ». STANLEY précise lui-même (tome II, p. 270) : « Cette rivière est le plus considérable des affluents que le Congo reçoit de l'est. L'Arouhuimi vient du nord-est. C'est l'Ouellé de SCHWEINFURTH » (2). Il ne remarque pas l'Oubangui dans cette première expédition. Sa carte signale cependant d'autres affluents sur la rive droite du Congo : Mangala, Kunva, Mpaha.

Le Congo est désormais délimité mais au nord, toutes les hypothèses restent possibles. C'est ainsi qu'en 1878, E. SUTTOR peut encore écrire : « L'exploration des contrées situées à l'est du Gabon donnera probablement la solution de plusieurs questions géographiques de la plus haute importance. Elle ferait voir si réellement l'Ogôoué n'est qu'un bras du Congo et quelles sont les relations qui existent entre l'Ouellé du docteur SCHWEINFURTH, le Bahr-Kouta de NACHTIGAL, le Bahr-Koula de BARTH, le Benoué (affluent du Niger), le Chari (qui alimente le lac Tchad) et le Congo de STANLEY. »

En 1882, le Bulletin de la Société belge de Géographie, entre deux lettres de JUNKER et de LUPTON BEY, annonce ainsi le départ de l'italien CASATI (p. 485) : « Il compte exécuter son projet de suivre l'Ouellé pour résoudre la question de son cours et déterminer s'il fait partie du bassin du Congo ou s'il se dirige au lac Fiba ou au lac Tchad. »

LUPTON BEY, gouverneur du Bahr-el-Ghazal, fit plusieurs raids sur l'actuel territoire centrafricain. Comme l'écrit JUNKER (t. II, p. 108), « malheureusement la plupart de ses documents ont disparu avec lui, car il fut une des victimes de la révolte Mahdi »; de lui, ne nous restent que quelques lettres adressées à Londres (3).

Ainsi, le 27 juillet 1882, il écrit (4) de Dem Siber qu'un de ses sous-ordres nommé RAFAI-AGA est arrivé pendant une expédition vers l'Ouellé à un *grand lac*, les habitants s'y habillent avec des plantes herbacées; LUPTON estime que « le nouveau lac est situé vers 3°40′ N et 23° E Greenwich et qu'il a environ l'étendue du lac Victoria Nyanza »! Il croit que l'« Ouellé alimente ce dernier et que le déversoir du lac est un affluent du Congo (Aruwimi de STANLEY?) ». Les autochtones confondent fréquemment « grande eau et lac ». Il faut y voir près de Yakoma le confluent de l'Ouellé et du Mbomou encadré d'îles et d'herbes flottantes.

En 1884, LUPTON fit un raid, jamais repris depuis, le long du 7e parallèle entre Dem Ziber et Foro (près de Bria sur la Kotto). Il s'enfonça ainsi de plus de quatre cents kilomètres vers l'ouest à travers l'actuel territoire centrafricain (le Dar Banda). On sait seulement qu'il recoupa des rivières à écoulement nord-sud : Genko (cf. Chinko), Congo (cf. Boulou ou Loto?), Engi (cf. Dji) et Foro (= Kotto). De Foro, il envoya un agent vers le sud jusqu'à l'Oubangui appelé Kouta en pays Yakoma. Il écrit ainsi (n° V, mai 1884, p. 249) : « Dans le sud du Dar Banda, *le Kouta*, au nord du 4e parallèle, *coule vers l'ouest*; je n'y ai pas été moi-même mais me trouvant l'an dernier au Dar Banda, j'y ai envoyé un agent qui me rapporte ces indications. Le Kouta est formé par la *réunion des rivières Bomu et Uélé...* »

De la même manière, on trouve dans les *Mitteilungen de Gotha* (1883) des nouvelles de l'explorateur allemand FLEGEL dans l'Adamaoua. Le Comité de la Société africaine allemande voulait qu'il se dirige « vers le sud-est pour explorer la ligne de partage des eaux encore inconnue du Bénoué, du Chari, de l'Ouellé et du Congo... » Tout un programme!

En fait, il atteignit vers 7°40′ les sources de la Bénoué et du Logone (occidental, c'est-à-dire la Vina) et parvint ainsi à Ngaoundéré. Par renseignements, il apprit l'existence vers le sud-est de rivières se dirigeant vers le sud : le Bali (ou Lobaye), le Donasala (cf. Paya!), le Nana, le Koundé (cf. Mambéré!) (5).

Wauters et « Le Mouvement Géographique »

En vue d'intéresser les Belges au développement de l'Afrique Centrale, fut lancé à Bruxelles, le 6 avril

(1) C'est ainsi qu'on peut y lire (1884, III, p. 98) ces mots de JUNKER : « J'espère pouvoir fournir plus tard la preuve que l'Ouellé est le cours supérieur du Chari. » (Dr A. Petermann's Mitteilungen : Kartenskizze der Gebiete in Süden des Uellé.)

(2) Ce n'est qu'en 1883, au cours d'un second voyage, que STANLEY put remonter l'Arouhouimi jusqu'aux rapides de Yambouya. Sa conviction en fut renforcée comme on le voit sur la carte jointe à son livre : Cinq années au Congo.

(3) Proceedings of the Royal Geographical Society.

(4) *Bull. Soc. Belge Géogr.* (1882), t. VII : 773-774.

(5) Épuisé et sans moyens, il rebroussa chemin, provisoirement, pensait-il. Il mourra en 1886 à l'embouchure du Niger sans avoir pu dessiner de cartes ni rédiger de textes précis.

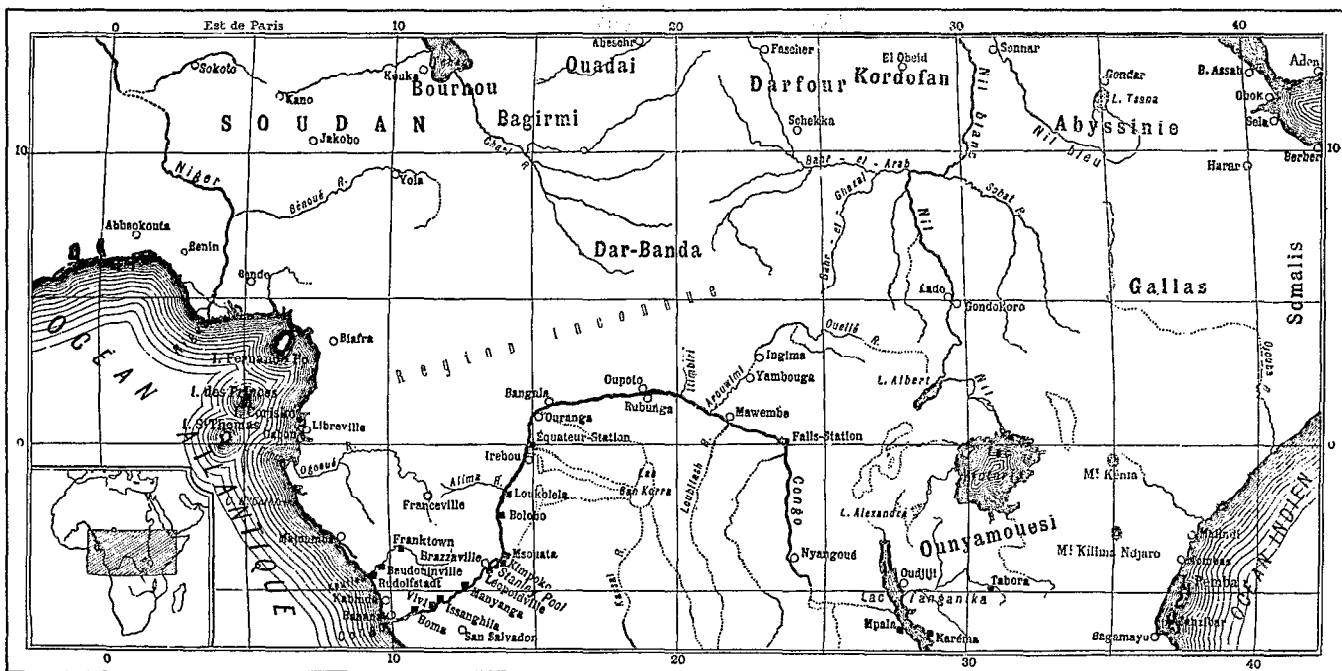


Fig. 2. — Croquis de l'Afrique Centrale, dressé d'après les dernières découvertes.

(*Source: Le Mouvement Géographique*, n° 1, 6 avril 1884.)
Photo: Société de Géographie

NOTRE CARTE DE L'AFRIQUE CENTRALE

Nous n'avons pas voulu attendre plus longtemps pour offrir à nos lecteurs un croquis de l'ensemble de cette partie de l'Afrique qui appelle en ce moment l'attention du monde entier.

Il est mis au courant des découvertes les plus récentes. L'Ouellé et ses affluents sont dessinés d'après la carte du docteur Junker, actuellement encore dans ces parages. Le tracé du Benoué est dû à M. Flégel, qui est parvenu l'année dernière aux sources de la rivière; celui de l'Ogooué à MM. de Brazza et Ballay; celui de Kouilou à M. le capitaine Elliot. Pour le cours du Congo et la position hypothétique de ses principaux affluents, nous nous sommes conformés aux renseignements fournis par les dernières explorations de Stanley, de Wissmann et des agents de l'Association internationale africaine.

Nos lecteurs y trouveront des nouveautés hydrographiques qui feront l'objet d'un article développé, que nous publierons dans notre prochain numéro.

Le format du journal ne nous a pas permis de fixer, le long du Congo, la position de *toutes* les stations de l'Association internationale africaine. Nous aurons sous peu l'occasion de publier, pour le cœur du Congo, un document spécial et complet sur une échelle beaucoup plus grande. Mais déjà l'on peut se rendre compte, sur la carte ci-dessus, de la belle et audacieuse ligne des stations hospitalières qui traverse l'Afrique centrale, depuis Zanzibar jusqu'à l'embouchure du Congo.

Notre croquis limite le dernier des grands blancs de la carte d'Afrique. C'est la « *région inconnue* » comprise entre les cours de l'Ogooué, du Congo septentrional et de l'Ouellé, au sud, les sources du Chari et du Benoué, au nord. De divers côtés, en ce moment, on cherche à percer son mystère : le docteur Junker est sur l'Ouellé, M. Flégel sur le Benoué, M. Rogozinski à la côte de Biafra. C'est également le théâtre de la future exploration de M. le docteur Chavanne, commissionné par l'Institut national de géographie.

1884, un bimensuel *Le Mouvement Géographique* sous-titré : « Journal populaire des Sciences géographiques ». Le rédacteur en chef en est A. J. WAUTERS, qui bien que n'y étant jamais allé, fut un journaliste passionné de l'Afrique Noire tout comme le roi LEOPOLD II dont il soutint les intérêts.

Dans le premier numéro, figure à la veille de la découverte de l'Oubangui, un intéressant croquis de l'Afrique Centrale « qui appelle en ce moment l'attention du monde entier... (Le lecteur y) est mis au courant des découvertes les plus récentes. Notre croquis limite le dernier des grands blancs de la carte d'Afrique. C'est la ' région inconnue ' comprise entre les cours de l'Ogôoué (cf. BRAZZA), du Congo septentrional (cf. STANLEY) et de l'Ouellé au sud, les sources du Chari et du Bénoué au nord. De divers côtés en ce moment, on cherche à percer son mystère : le docteur JUNKER est sur l'Ouellé, M. FLEGEL sur la Bénoué... ».

Sur cette carte, on note que l'Ouellé est relié au Congo via l'Arouwimi, selon l'hypothèse de STANLEY. Les cartographes ayant horreur du vide, les sources (inconnues) du Chari sont estimées l'une vers 6° N, l'autre vers 20° E, surtout celles du Bahr-el-Arab soudanais sont prolongées l'une vers 22° W (à l'ouest de Ouadda), l'autre vers 6° N (au sud de Yalinga!).

Dans un article de synthèse sur « La question du Congo », J. DU FIEF (1885) écrit que STANLEY lors de sa première descente sur le fleuve en 1877 avait entendu les indigènes parler de la « Grande Rivière » du pays des Bangala, mais selon VANGÈLE (1889) « l'Oubangui a été découvert le 18 avril 1884 par

le capitaine HANSSENS ». L'annonce de cette découverte est faite en entrefilet par A. J. WAUTERS (1) dans une note sur les affluents du Congo. Il y est écrit : « Quant au Mboundgou, il n'est autre que la grande rivière dite des Bangala et indiquée jusqu'ici sur les cartes par une ligne pointillée. C'est le Capitaine HANSSENS qui, dans sa dernière exploration, en a reconnu le cours inférieur et révélé le nom (près) de son confluent... on rencontre l'agglomération de petits villages qui porte le nom d'Oubangui... Ces indications qui sont données ici pour la première fois apportent à l'hydrographie du bassin du Congo une physionomie toute nouvelle. »

Pendant près d'un an, il n'y sera plus fait allusion, des consignes de silence ayant été données par le roi des Belges LÉOPOLD II désirant tenir cachée cette découverte (2). Il négociait alors à son profit la constitution d'un immense empire colonial dans un bassin à peine exploré. Ce n'est pas ici le lieu de développer ce que P. KALCK (1974 : 128-136) appelle « la véritable machination royale » avec l'aide de fausses cartes géographiques (3).

La Convention que LÉOPOLD II fit signer le 5 février 1885 prévoyait que la frontière entre le Congo français et l'État Indépendant passerait par la « ligne de partage des eaux de la Licona-Kundja », rivière créée pour les besoins de la cause par les géographes du roi. L'accord signé, il suffirait au roi de révéler l'existence de l'Oubangui pour prétendre que ce grand cours d'eau n'avait rien à voir avec la Licona-Kundja et pour placer le bassin de l'Oubangui tout entier dans le territoire de l'État Indépendant (4).

STANLEY avait appris l'existence de l'Oubangui. Dans son exposé à la Conférence de Berlin, il déclara (p. 7) : « Au nord de la Boumba (= Sangha)... est la rivière d'*Oubangi*, *cours d'eau très important et très considérable*, prenant sa source à une grande distance au nord, *près des* sources du Chari. »

Au même moment, le pasteur baptiste écossais GRENFELL remonta l'Oubangui jusqu'au niveau des rapides de Bangui (4°22′) mais l'Europe ne l'apprendra que plus tard; le 17 mai 1885 (5) un simple entrefilet titré : « Le Mboundgou-Liboko » annonce : « M. GRENFELL a exploré le grand affluent qui se jette à Oubangui. Il a trouvé cette rivière énorme (11 km au confluent). Il l'a remontée jusqu'à 1°25′ N et là encore, la rivière qui s'appelle Liboko en cette partie de son cours mesure plus de 3 000 m de largeur... 18 m de profondeur. Sa direction est presque parallèle à celle du Congo (6). »

L'hypothèse Oubangui-Ouellé

LÉOPOLD II, ayant des visées sur l'ensemble du bassin du Congo, a tout intérêt à ce qu'il soit le plus étendu possible et qu'il soit reconnu par ses agents. C'est alors que le 31 mai 1885, A. J. WAUTERS lance sa bombe journalistique dans un article à la une de 4 grandes pages (7) intitulé : « Le dernier grand blanc de la carte d'Afrique. Un nouveau Congo. Le problème de l'Ouellé — Hypothèse nouvelle ».

Ayant exposé les connaissances acquises, il confronte les principales (8) hypothèses émises au sujet du débouché de l'Ouellé à partir d'un examen approfondi des quelques données fournies par les explorateurs : largeurs, profondeurs, altitudes, débit estimé et surtout régime des crues.

Il discute d'abord l'hypothèse Ouellé-Chari proposée par SCHWEINFURTH et appuyée par presque tous les géographes allemands. Il note qu'à l'étiage, le débit estimé du Chari est de 730 m³ d'eau par seconde contre 300 à l'Ouellé, mais « ce chiffre est absolument inadmissible, si l'on observe que dans son parcours supposé de 2 200 km, l'Ouellé-Chari drainerait une aire énorme avant d'atteindre le lac Tchad ».

La dernière critique, plus décisive, est fondée sur la comparaison du régime des deux cours d'eau au moment de leur maximum de crue. Pour l'Ouellé, d'après JUNKER, cette époque arrive à la fin octobre. Or NACHTIGAL constate que c'est en septembre et octobre que le Chari acquiert son maximum de grosseur, il est donc matériellement impossible de

(1) 10 août 1884, *Le Mouv. Géogr.*, n° 10, p. 38.

(2) Les lettres de HANSSENS ne seront publiées qu'en 1892 *(Le Congo illustré)*.

(3) J. STENGERS (1963) a montré comment le roi présentait à chaque interlocuteur des cartes différentes.

(4) En fait, prévenu par une indiscrétion du capitaine VANGÈLE (le 6 mars 1885, il lui montra naïvement une carte portant un très long tracé, inconnu des Français, de la rivière Oubangui), A. DOLISIE montera de Brazzaville créer au confluent Oubangui-Congo un poste baptisé du nom symbolique de Domino.

(5) *Le Mouv. Géogr.*, n° 10, cf. aussi *Bull. Soc. Belge Géogr.*, 1885, p. 279.

(6) Pour plus de détails, se reporter à Y. BOULVERT (1985).

(7) *Le Mouv. Géogr.*, n° 11, Article ensuite diffusé en brochure : La rivière d'Oubangui. Le problème de l'Ouellé. Hypothèse nouvelle, 1885, ING, Bruxelles, 46 p.

(8) Sauf par exemple, celle de l'Ouellé-Ogoué dont BRAZZA avait en 1879 démontré l'inanité.

Fig. 3. — Fac-similé du *Mouvement Géographique*, n° 11, 31 mai 1885. *Photo : Société de Géographie* →

31 MAI 1885. DEUXIÈME ANNEE. — N° 11

LE MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

JOURNAL POPULAIRE DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

ILLUSTRÉ DE CARTES, PLANS ET GRAVURES

DIRECTEUR
TH. FALK-FABIAN

JOURNAL DU DIMANCHE PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS
Abonnement : Belgique, 6 francs; Union postale, 7 fr. 50 c.
ON S'ABONNE AU SIÈGE DU JOURNAL ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE
Administration et rédaction : INSTITUT NATIONAL DE GÉOGRAPHIE 18-20, rue des Paroissiens, Bruxelles.

RÉDACTEUR EN CHEF
A.-J. WAUTERS

LE DERNIER GRAND BLANC DE LA CARTE D'AFRIQUE

UN NOUVEAU CONGO

LE PROBLÈME DE L'OUELLÉ — HYPOTHÈSE NOUVELLE

PAR A.-J. WAUTERS

DÉDICACE

A M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH,

AU CAIRE.

Cher docteur,

Vous souvenez-vous encore de la bonne journée passée ensemble le long du Nil, sous les palmiers de Bedrechin, parmi les tombeaux et les mamelons de sable où fut Memphis? C'était il y a cinq ans, presque jour pour jour.

Tout était nouveau pour moi dans ce troublant et captivant pays, dont vous avez fait votre seconde patrie, et où votre cordiale hospitalité avait bien voulu me servir de cicérone. Nous avons parlé — naturellement — de l'Afrique, de votre beau voyage aux sources occidentales du Nil, de l'Ouellé... Ce bel Ouellé, dont la découverte vous avait rempli d'émotion, où allait-il jeter ses eaux?...

Voulez-vous me permettre de reprendre aujourd'hui la conversation interrompue et de vous soumettre une hypothèse nouvelle pour la solution du grand problème géographique que vous avez eu l'honneur de poser?

Votre
A.-J. WAUTERS.

Bruxelles, le 17 mai 1885.

INTRODUCTION

Le steamer *Peace*, de la Baptist Mission du Stanley-Pool, ayant à bord MM. les docteurs Greenfell et Sims, vient de faire, sur le haut Congo et ses affluents, une reconnaissance du plus haut intérêt, dont la relation résumée nous est transmise par MM. les lieutenants Van Gèle et Coquilhat, chefs des stations de l'Équateur et des Bangala. Les renseignements nouveaux qu'elle nous apporte sur l'hydrographie de cette partie du continent sont du plus vif intérêt, méritent la plus sérieuse attention.

En effet, en soumettant à un examen attentif, à une critique judicieuse, ces données hydrographiques, en même temps que les positions observées et estimées par les voyageurs, et dont on trouvera plus loin le tableau, nous sommes arrivés à remanier sensiblement le cours du Congo septentrional, tel qu'il était formulé jusqu'à présent; à donner à l'ensemble du fleuve et des grands tributaires qu'il reçoit dans le coude, au nord de l'équateur, un caractère particulier et très original; enfin, à dessiner, pour la première fois, à travers le dernier grand blanc de la carte d'Afrique, au nord du Congo, un fleuve nouveau que personne jusqu'ici n'a soupçonné, énorme, de 2,000 kilomètres de long, drainant une aire d'environ 1 million de kilomètres carrés, c'est-à-dire la superficie de l'Allemagne et de la France réunies, et qui pourrait bien venir résoudre d'une façon tout à fait imprévue le problème de l'Ouellé.

Procédons par ordre et, avant tout, examinons le régime des eaux du Congo dans son coude septentrional, puis l'importance et la direction des affluents qu'il y reçoit.

PREMIÈRE PARTIE

LE HAUT CONGO ET SES AFFLUENTS

1. — Le Congo septentrional.

Après avoir descendu, en bouillonnant, les sept gradins rocheux que l'on appelle les *Stanley-Falls*, le Congo s'épanche largement dans une plaine immense, d'une pente insensible, où de tous côtés viennent aboutir des masses d'eau, qu'il recueille et qu'il semble ne savoir trop où porter. Après avoir pris la direction de l'ouest-nord-ouest, il tourne doucement vers le nord-ouest, puis vers l'ouest, s'infléchit vers le sud-ouest et finalement vers le sud.

Pendant les 1,000 kilomètres que suit son cours, au nord de l'équateur, la différence de niveau de ses eaux n'est que de 81 mètres, l'altitude de la station des Falls étant de 490 mètres d'après Stanley, celle de la station de l'Équateur de 409 mètres. On comprend que sur une pente aussi insensible, le courant ne soit guère rapide et, pour peu que les rives soient basses, un fleuve doit s'épancher et ne laisser à ses eaux qu'une large nappe d'une profondeur relativement minime, parsemée d'innombrables îles.

C'est ce qui arrive au Congo septentrional. « C'est à travers ces véritables déserts de végétation, dit M. Roger (1), que le Congo, divisé maintenant en nombreux canaux de toutes largeurs, charrie, en longeant d'innombrables îles (2), ses eaux tranquilles et silencieuses... Sur toute cette grande étendue qui s'étend de l'Ouyanzi (station de Bolobo) jusque près des Stanley-Falls, le fleuve prend une largeur énorme, variant de 10 à 50 kilomètres et *même plus*. Les deux rives n'y sont guère visibles qu'en deux endroits : à Loukelélé et à Roubounga. »

Revenu à l'équateur, le grand fleuve semble définitivement avoir trouvé sa voie. Insensiblement ses rives se relèvent, son cours se resserre, sa vitesse augmente, son lit se creuse et il se dirige, sans plus dévier sensiblement de la ligne droite, cette fois, vers le sud-ouest, vers les chutes Livingstone.

Ce cours capricieux et tortueux, dirigé d'abord vers l'ouest, puis vers le sud-ouest, nous l'observons dans presque tous les affluents que le fleuve reçoit en cette partie de son cours. Tous, soit qu'ils viennent du sud, du nord ou de l'est, suivent dans la partie inférieure de leur cours une direction presque parallèle au Congo. Les trois plus importants d'entre eux, le Loulemgou, l'Ourouki et l'Oubangi, ne le rejoignent qu'à l'endroit où il prend définitivement la direction sud-sud-ouest.

On en peut conclure qu'entre le 3° degré de latitude nord et le 1er degré de latitude sud, les plaines du haut plateau africains, à l'ouest du 23e degré de longitude est de Greenwich, descendent vers l'ouest d'une manière insensible mais régulière, et forment, entre les stations des Bangala et de Ngondo, comme le goulot d'une gourde immense, qui aurait pour bords, au sud, les sources du Kassaï, du Lomami et du Tchambèze; à l'est, le lac Tanganika, les sources du Malagarazzi, du Népoko et de l'Ouellé; au nord, celles du Bomo, du Genko et du Nana; à l'ouest, celles de la Likona.

Pour la première fois, sur le croquis joint à cette étude, l'on trouvera ce système hydrographique mis en œuvre, d'après les découvertes récentes de M. Greenfell et les renseignements fournis par lui et par MM. Van Gèle et Coquilhat.

Nous allons maintenant étudier, les uns après les autres, chacun des affluents du fleuve, en résumant l'état de nos connaissances sur chacun d'eux.

2. — L'Ourouki, l'Ikelemba et le Loulemgou.

Pendant longtemps, la confusion la plus complète a régné à propos de ces trois rivières, qui, toutes trois, viennent déboucher sur la rive gauche du Congo, en amont de la station de l'Équateur, à peu de distance l'une de l'autre. C'est à M. le lieutenant Van Gèle qu'il appartient d'avoir jeté un peu de lumière sur la question (1).

C'est l'*Ourouki*, semble-t-il, qui est le tributaire principal de la rive gauche du Congo. En certaines places de son cours inférieur, il est large comme le grand fleuve lui-même et, comme lui, parsemé d'îles. L'énorme volume d'eau qu'il apporte et auquel les volumes d'eau de l'Ikelemba et du Loulemgou ne peuvent se comparer, ne permet plus de douter que l'Ourouki et le Kassaï ne sont qu'un seul et même cours d'eau. Son cours doit avoir plus de 2,000 kilomètres de longueur. Au lieutenant Wissmann à résoudre le problème.

L'*Ikelemba* n'est qu'une rivière sans importance. Elle ne mesure que 100 mètres à son confluent, dit M. le lieutenant Van Gèle. M. Greenfell vient de la remonter dans toute son étendue et ne lui accorde que 200 à 250 kilomètres de longueur. Sa direction est d'abord nord-est, puis est (2).

Le *Loulemgou* a été reconnu à son confluent par Stanley, en 1883. Personne ne l'a encore remonté, mais avec M. Coquilhat, nous dirons qu'il paraît évident que le cours de cette rivière doit être rejeté vers l'est, suivre, à peu près

(1) Roger : *Le Congo*. (*Bulletin de la Société royale belge de géographie*, 1884, pp. 669 et 670.)
(2) Certaines de ces îles sont d'une énorme étendue. Celle de N'sumba, située entre la station des Bangala et le confluent du Mangalla, *mesure plus de* 100 kilomètres de longueur, soit la distance qui sépare Bruxelles d'Ostende.

(1) *Le Mouvement géographique*, 1884, p. 62, c. 1.
(2) *Ibid.*, 1885, p. 37, c. 3.

rattacher le bassin de l'Ouellé à celui du Chari. D'ailleurs même avec une superficie réduite à 400 000 km², A. J. WAUTERS se montre perspicace en relevant que le volume d'eau du Chari est minime.

A. J. WAUTERS discute ensuite l'hypothèse de STANLEY sur l'Ouellé-Arouhouimi et de GRENFELL sur l'Ouellé-Itimbiri, mais il montre que les débits de ces deux rivières sont insuffisants pour correspondre à l'Ouellé et d'ailleurs l'Arouhouimi vient non pas du nord-est mais de l'est et doit comme le pense JUNKER être le cours inférieur du Népoko, rivière au sud de l'Ouellé (1).

Plaisamment A. J. WAUTERS, géographe en chambre, ajoute : « On nous trouvera peut-être téméraire et audacieux de discuter d'Europe les opinions d'éminents explorateurs ayant puisé leurs convictions sur les bords mêmes des rivières, mais nous ferons remarquer que ces explorateurs sont au nombre de trois, qu'ils soutiennent chacun une thèse différente et que, par conséquent, il est absolument certain qu'il y en a au moins deux qui se trompent. Or, s'il y en a deux, il peut y en avoir trois. »

Sachant que l'Ouellé coule vers l'ouest, il propose donc une quatrième hypothèse en disant : « L'Ouellé est la branche initiale de l'Oubangi, le plus important des affluents du Congo. »

Après avoir reçu l'Ouerré, le M'bomo (= Mbomou), « la rivière entre dans des régions mystérieuses où jamais Européen n'a mis les pieds... » suivant presque parallèlement le mouvement de la courbe du Congo, elle commencerait comme lui à s'infléchir doucement vers le sud-ouest en recueillant dans cette partie de son cours les masses d'eau qui descendent de la ligne de faîte où le Chari, le Bénoué et le Mayo ont leur sources. Ces affluents dont quelques-uns ont été signalés par FLEGEL s'appelleraient le Bali, le Donasala, le Nana, le Koundé...

Les arguments pour l'identification Ouellé-Oubangui sont de trois sortes. D'abord le relief du sol; le Congo semble être le fond d'un vaste entonnoir où viennent se réunir les cours d'un bassin énorme. Les chutes... rapides... cataractes... tout tend à démontrer que les « montagnes bleues » (cf. l'interfluve Congo-Nil) « s'affaissent vers le Congo par une succession de terrasses » (= niveaux étagés). Il invoque également la direction nord-sud des rivières découvertes par LUPTON-BEY.

Le volume d'eau estimé de l'Oubangi correspond à celui de l'Ouellé sachant que « notre hypothèse évalue approximativement le cours de cette rivière à 2 000 km et la superficie du bassin qu'elle draine à 1 000 000 km² ».

La crue des eaux de l'Ouellé commence fin mars et atteint son maximum fin octobre, tandis qu'à Bolobo (en aval du confluent Congo-Oubangui) la crue commence à se faire sentir vers la mi-avril et atteint son maximum vers la mi-novembre. « Impossible de trouver un argument plus concordant en faveur de l'hypothèse de l'Ouellé, affluent du Congo, opposée à l'hypothèse de l'Ouellé, affluent du Chari. »

Enfin, les renseignements indigènes bien qu'extrêmement vagues et sujets à caution, évoquent « une chaîne de lacs ou de grandes eaux reliant presque en ligne droite le tronçon connu de l'Ouellé au tronçon connu de l'Oubangui ».

En conclusion, les conséquences de la « réalité Oubangui-Ouellé seraient considérables car cette grande voie navigable constituerait la route la plus facile et la plus courte pour aborder les beaux et fertiles pays des Niams-Niams (ou Zandés), des Mombouttous, du Bahr-el-Ghazal et du Soudan égyptien ». Dès 1885, la voie de l'expédition MARCHAND vers Fachoda apparaît tracée!

Premières réponses et controverses

Tout l'article étant dédié à SCHWEINFURTH, découvreur de l'Ouellé, celui-ci répond aussitôt (2).

Il s'estime convaincu aux deux tiers mais émet trois objections :

— « La première est l'absence d'indications positives relatives à la direction de l'Oubangui qui pourrait provenir du nord-ouest, de l'interfluve de la Bénoué. » WAUTERS précise alors que la première fois, GRENFELL est remonté jusqu'à 1°25′ N (3) suivant une direction N-E parallèle au Congo. Lors d'une seconde exploration, il avait poussé jusqu'à 4°20′ en direction S-N, approximativement vers 19°30′ E de Greenwich. On constate que WAUTERS ne fait aucune allusion aux rapides de Bangui qu'il décale d'un degré vers l'est ni surtout au changement de direction de l'Oubangui à ce niveau qui renforcerait considérablement sa thèse. Était-ce voulu?

— « Un fait important qui me paraît plaider en faveur de votre direction N-E de l'Oubangui est l'absence de tributaires de premier ordre sur la rive droite du Congo en aval (4) du confluent de

(1) JUNKER avait raison : l'Ituri et le Népoko confluent vers 1°40′ N-27° E pour constituer l'Aruwimi.

(2) 28 juin 1885, *Le Mouv. Géogr.*, n° 13, p. 51.

(3) Peu de renseignements scientifiques mais quelques détails d'ambiance de cette première exploration figurent dans le n° 20 (20 sept. 1885).

(4) Il faut lire en amont sur l'original ; il doit s'agir d'une coquille.

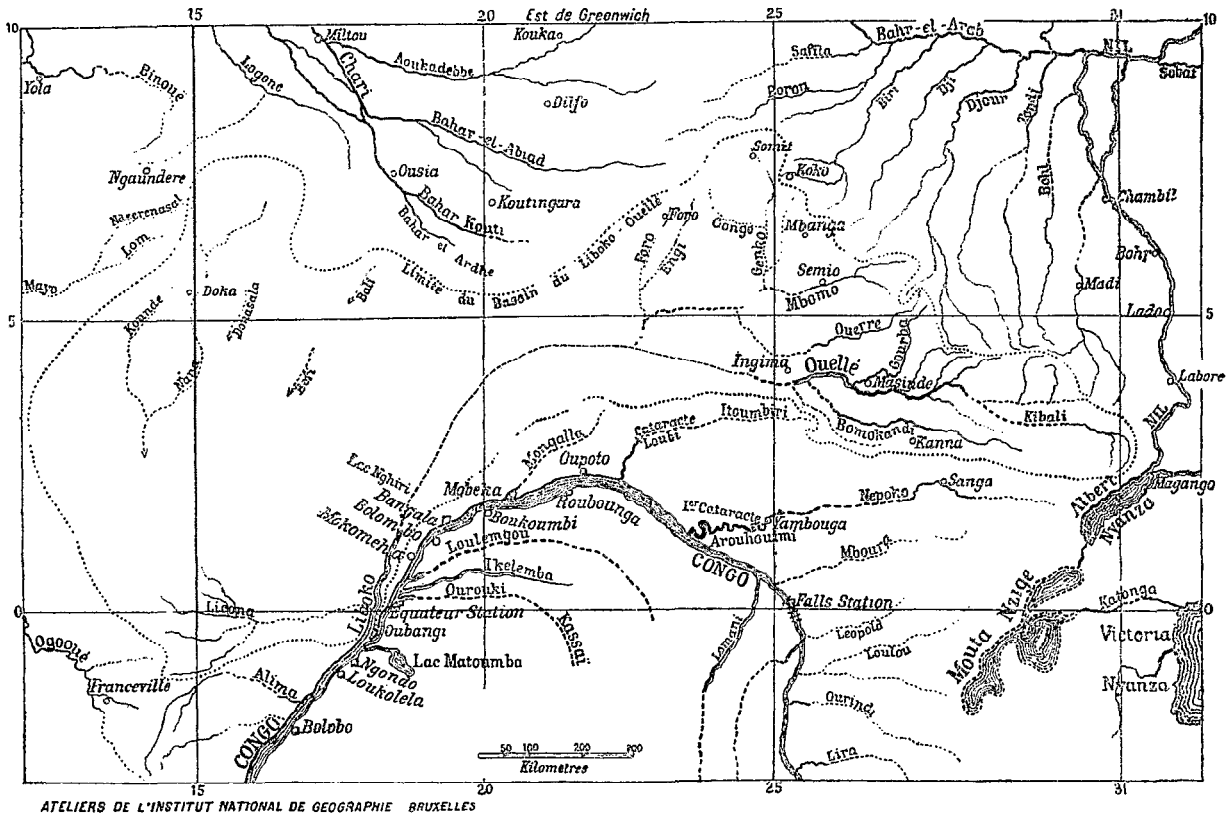


Fig. 4. — Nouveau tracé hydrographique du Congo septentrional et de ses affluents, dressé d'après l'exploration de M. GRENFELL et l'hypothèse de M. A.-J. WAUTERS.

(*Source: Le Mouvement Géographique*, nº 11, 31 mai 1885.) *Photo: Société de Géographie*

l'Oubangui. » Cette remarque est essentielle : sur 400 km entre l'Itimbiri et l'Oubangui, le Congo ne reçoit qu'un médiocre affluent le Mongalla.

— « Par contre la région des sources de la Bénoué plus élevée que celle de l'Ouellé doit produire amplement d'eau. » Certes, répond WAUTERS, mais « je pense qu'il faut au moins réunir toutes les eaux de ce vaste bassin venant de l'est ou du nord pour former cette immense rivière Oubangi large à son embouchure de plus de 11 kilomètres! ».

— Répondant à la critique sur le volume comparé des eaux du Chari et de l'Ouellé, SCHWEINFURTH rappelle : « pensez au Nil et à la diminution de son volume d'eau vers le nord dans son cours inférieur ». Il oppose les « terrains consomptifs » aux « terrains productifs ». Nous ne connaissons pas assez le régime du Chari : les observations de DENHAM sont en contradiction avec celles de BARTH et NACHTIGAL. Assurément, mais DENHAM a observé et mesuré le Chari à son embouchure « grossi des eaux de son principal affluent le Logone », au contraire de BARTH qui l'a vu en amont.

Le même numéro présente un nouveau croquis hydrographique de l'Afrique Centrale montrant les nombreux progrès réalisés depuis *trois mois*! WAUTERS note : « Les affluents du Congo septentrional débouchent non plus à 45º mais en suivant le cours du fleuve, l'Oubangui prend place pour la première fois sur une carte d'Afrique. Nous y avons relié en nous basant sur les indications encore bien vagues de FLEGEL le réseau des rivières descendant de l'Adamaoua. » On voit ainsi apparaître le Tukki (?) et la Kadei. Il ajoute (dans un but scientifique ou intéressé pour le roi) : « Nous élargissons considérablement le bassin du Congo... en reportant vers le nord les sources hypothétiques du Chari, sources que nous croyons placées beaucoup trop vers le sud et qui du reste n'ont encore été reconnues par personne. »

Le nationalisme et la politique restent proches comme le montre la revue de la presse étrangère sur le problème de l'Ouellé qui continue à préoccuper non seulement les revues savantes mais aussi les organes les plus importants de la presse

quotidienne (1). Les journaux anglais attribuent l'hypothèse à leur compatriote (cf. *Times* du 20 juillet) : « selon M. GRENFELL, l'Oubangi doit être le cours inférieur de l'Ouellé de SCHWEINFURTH ». *Le Temps* de Paris (26 juillet) résumant l'article prend soin d'ajouter que « le confluent de l'Oubangi se trouvant sur le territoire français, M. de BRAZZA vient d'en entreprendre l'exploration ». WAUTERS réagit aussitôt : « Nous tenons à faire sur ce point toutes nos réserves. Nous ne croyons pas qu'il soit exact de dire que le confluent de l'Oubangi se trouve sur le territoire français. Le traité passé entre la France et l'Association Internationale du Congo désigne le bassin de la Licona-Kounya comme la limite extrême des pressions françaises dans cette région. Or la Likona-Kounya et l'Oubangi, cela fait deux, peut-être trois même. Avant tout il s'agit de savoir où est le confluent de la Kounya et où va la Liboko. Aucune exploration ne nous l'a encore dit. Ces renseignements reçus, ce qui ne tardera pas, nous n'aurons pas de peine, croyons-nous, à établir que l'Oubangi débouche non sur le territoire français mais sur le territoire de l'État du Congo. »

La même année, l'explorateur autrichien LENZ écrit dans une lettre (2) qu'il n'y a pas moins de sept hypothèses différentes pour l'Ouellé. Il ajoute, effectivement, « quoi qu'il en soit, il y a beaucoup en faveur de l'hypothèse WAUTERS... », mais aussi : « Cela ne me paraît pas encore absolument certain. »

Les premières nouvelles de GRENFELL sont très imprécises : on ne parle guère des rapides ni du coude vers l'est et WAUTERS écrit (3) : « M. GRENFELL n'a pas été arrêté par des rapides... Si en amont du point atteint par l'explorateur, le cours de l'Oubangi tourne réellement vers l'est... Il ne serait pas impossible que là, la navigation fût réellement arrêtée par des chutes » hasarde-t-il avec prescience. Cette nouvelle hypothèse ne sera vérifiée que trois ans plus tard.

En effet, poursuit-il, « si l'on suit sur notre nouvelle carte de l'Afrique centrale, la direction S-E et N-O des rapides observés du Mpaka, de l'Arouhouimi et de l'Itimbiri, on en arrive à supposer, sous le cinquième parallèle et à travers le cours de la rivière, la présence d'un *gradin* formant une ou plusieurs chutes plus ou moins importantes ». Le premier il eut le pressentiment d'un modelé de l'Afrique Centrale en cuvette avec des gradins comme des assiettes emboîtées.

Fin 1885 (cf. n° 28, 27 déc.), WAUTERS reçoit l'approbation de GRENFELL lui-même qui écrit le 31 octobre : « Le Mobangi (= Oubangi) ne tourne pas à l'ouest; aussi loin que j'en ai fait le tracé (4°20′ N), il a un cours qui correspond exactement à celui que vous lui avez donné dans votre carte. Je puis vous dire que j'accepte avec empressement votre hypothèse. » WAUTERS ajoute : « Sous 4°, l'Ouellé qui mesure 245 m de largeur coule vers l'ouest, sous 4°20′ ... le Mobangi qui en mesure 600 vient de l'est. Évidemment l'identification des deux cours d'eau s'impose ». Il prend cependant la précaution d'ajouter « entre les deux points extrêmes 7 à 800 km restant à reconnaître ».

Curieux missionnaire baptiste décidément, GRENFELL part explorer la Likona (4) car : « si au point de vue hydrographique la Licona n'a qu'une importance secondaire, il n'en est pas de même au point de vue politique »; en effet, on l'a vu, suivant la Convention du 5 février 1885, la ligne de partage des eaux du bassin de la Likona N'koundja fait partie de possessions françaises.

Dans le n° 3 du 7 février 1896, un nouveau titre de WAUTERS annonce « La Bounga, un nouveau grand affluent du Congo ». L'article relate la dernière exploration de GRENFELL et VON FRANCOIS.

Si l'Alima et la Bossaka (= Likouala-Mossaka) ne sont que des rivières moyennes, l'exploration révèle l'existence sur la rive droite du Congo « d'un affluent de premier ordre d'une bien autre importance » : la Bounga (il s'agit de la Sangha). Ils la remontèrent vers le nord sur 30 km (5), estimèrent son débit à 5 000 m³/sec. WAUTERS note « le parallélisme des rivières qui semble être le trait caractéristique de l'hydrographie de cette partie du bassin du Congo... La Bounga drainerait donc si notre hypothèse se vérifie, le pays situé à l'ouest de l'Oubangi et elle aurait ses sources au nord-ouest, là où on a tracé jusqu'ici en pointillé le cours supposé de la rivière Kadéï ». Alors que GRENFELL émet l'hypothèse du raccord Licona-Bounga, notons encore l'intuition de WAUTERS qui lui fait rattacher la Likona au Bossaka : c'est l'actuelle Likouala.

---

(1) *Idem, in :* n° 15, 26 juillet 1885.

(2) *Mitteilungen der Geographischen Gesellschaft* — Wien, 1885, n°s 7 et 8 : 343-348. Le but de sa mission était d'une part de retrouver les derniers Européens bloqués par les mahdistes (JUNKER, CASATI, SCHNITZER), et surtout déterminer la ligne de séparation des eaux du Congo et de l'Ouellé. BOHNDORFF accompagnait la mission qui, au lieu d'emprunter la voie de l'Oubangui fut détournée par LÉOPOLD II vers le Congo. Elle finira par aboutir à Zanzibar, début 1887.

(3) 9 août 1885, *Le Mouv. Géogr.*, n° 16 : 65-66.

(4) Reconnue dans son cours supérieur par BRAZZA en 1878.

(5) Un agent suédois de l'est du Congo, M. WESTMARK l'a remontée durant trois jours (cf. n° 8, 18 avril 1886, p. 30) jusqu'à l'Équateur ; elle venait du nord.

Au milieu de l'année 1886, la question de l'Ouellé-Oubangui continue à soulever la contradiction. Ainsi dans une lettre du 10 avril, le docteur DELGEUR, vice-président de la Société de Géographie d'Anvers, rappelle que lui-même, se fondant sur les vieilles cartes des XVIe et XVIIe indiquant un grand cours d'eau traversant diagonalement l'Afrique centrale du nord-est au sud-ouest : l'ancien Nil occidental de PTOLÉMÉE, l'a identifié au Wellé (Ouellé) dès sa découverte. A noter toutefois que comme le géographe allemand FRIEDERICHSEN (1), il adopta l'hypothèse de STANLEY et relia le Wellé à l'Arouhouimi. En revanche, et c'est nouveau, il fait du Mbomo-Kouta (Mbomou + Oubangui) une rivière séparée qui reçoit tous les affluents venant du nord ainsi que les eaux du lac Liba et va se perdre dans le Congo par le Ngala. Dans sa réponse (2), WAUTERS rappelle son rejet de l'hypothèse de l'Arouhouimi et encore plus de la Ngala (Mongola) « attendu que nous savions pertinemment par COQUILHAT et GRENFELL (que) la Ngala (était) un petit cours d'eau sans longueur et d'un volume d'eau restreint (3) ».

La rivalité franco-belge

La rivalité politique franco-belge de l'époque transparaît dans des discussions qui se devraient scientifiques. Ayant leurs propres visées sur le bassin du Tchad, les Français aimeraient bien que soit limité le bassin du Congo ouvert au commerce international et à l'expansionisme belge sous couvert de l'État Indépendant. Ils essaient de ne pas montrer que les Belges les ont précédés. On peut s'en rendre compte en suivant les « Rapports sur les Travaux de la Société et sur les progrès des Sciences géographiques » rédigés chaque année par le Secrétaire Général de la Société de Géographie de Paris : Ch. MAUNOIR. Ainsi, au début de 1885, il précisait (p. 209) : « Gardons-nous pourtant d'assimiler l'Ouellé et l'Arouwimi. »

En outre, le 10 juin 1886 paraît dans *La Gazette Géographique* un article polémique signé D. KALTBRUNNER. Cet auteur trouve que dans *Le Mouvement Géographique* il y a « trop de mouvement et pas assez de géographie... la géographie n'est pas un champ de foire... que peut-elle gagner à ces cascades d'hypothèses, à ces suppositions bruyamment soutenues un jour, abandonnées le lendemain. M. WAUTERS se lance inconsidérément dans la haute fantaisie. Peut-être ne ferait-il pas mal de méditer ce que dit LIVINGSTONE des découvreurs théoriques ».

Pour KALTBRUNNER, la Mobanghi de GRENFELL n'est autre que « la grande rivière Oubanghi dont S. de BRAZZA avait déjà entendu parler. C'est peut-être cette grande eau, cette rivière par excellence dont les explorateurs de la côte occidentale ont signalé l'existence, d'après les rapports unanimes des indigènes, en arrière de la sierra de Cristal ». Il parle de l'« hypothèse quelque peu prématurée de WAUTERS ». En effet, « aussi loin que l'Oubanghi a été remonté... il se dirige *droit au nord* ce qui ne le rapproche nullement du cours jusqu'ici connu du Ouellé-Mokoua mais l'amène presque à l'endroit où l'on est convenu de placer le lac Liba ». Il ajoute : « Personne parmi les explorateurs n'a jamais partagé *complètement* l'opinion de M. WAUTERS » et rappelle : « Cet Oubanghi prend une importance capitale pour nous autres Français, depuis que la commission de délimitation l'a choisi le 26 janvier 1886 comme frontière commune entre les possessions de la France et celles de l'État libre. On sait désormais que l'Oubanghi et la Licona Nbounga sont deux cours d'eau complètement distincts, ce qui réduit à néant une autre hypothèse de M. J. WAUTERS. »

Piqué au vif, WAUTERS répond par une « Lettre ouverte à Messieurs le Président et les Membres du Comité de patronage de la Gazette Géographique » (4). Il défend les « découvreurs théoriques » et rappelle avec l'exemple du Niger l'importance des « hypothèses géographiques ». Pour répliquer à l'attaque sur la direction droit au nord de l'Oubangui, il renvoie à la lettre de GRENFELL : « Nous arrivâmes aux boucles du Mobangi par 17°40′ de longitude... J'ai reconnu que la rivière vient du nord 1/4 est... je la quittai à 19°28′ de longitude (5). » Il y a donc bien pour WAUTERS déclinaison vers l'est.

D. KALTBRUNNER reprend une dernière fois la plume (2e semestre 1886). Il ergote encore sur la longitude, en relevant qu'alors que GRENFELL parle effectivement de 19°28′, les cartes de WAUTERS (6) mais aussi de HABENICHT portent par 4°30′ N-20°28′, le point extrême atteint par GRENFELL. S'appuyant

(1) Karte von Central Afrika, Hambourg, 1885.

(2) 18 avril 1886, n° 8 : 31-32.

(3) C'est effectivement la réalité pour ce petit affluent du Congo qui draine la partie méridionale du coude de l'Oubangui et débouche en 1°50′ N et 19°50′ E.

(4) 27 juin 1886, *Le Mouv. Géogr.*, n° 13 : 51-52.

(5) Rappelons que GRENFELL fait ici une erreur de 1° E, Bangui se situe à 18°30′ E.

(6) A quelle carte de WAUTERS, fait-il allusion, celle du n° 28 — 27 déc. 1885 ?

sur LENZ, JUNKER, NACHTIGAL, il montre bien que cette confrontation n'est pas géographique mais politique : en effet, « la convention de Berlin fixe comme limite septentrionale à l'État du Congo, la ligne de faîte (à déterminer) qui sépare le bassin hydrographique du Congo de ceux du Nil, du Chari et du Bénoué », or « si l'Ouellé va par une courbe plus ou moins gracieuse rejoindre l'Oubangui... alors la limite de l'État du Congo se trouve reportée à 250 kilomètres plus au nord... ». Il en est de même avec le problème de la Licona. « En reculant la Licona-Nkoundja vers le bas du fleuve (Congo), non seulement on rapetisse le Congo français, mais du même coup, on adjuge au Congo belge tout l'immense bassin du Mobangi... » En conclusion « il est difficile de servir à la fois deux maîtres : la politique et la géographie ».

La question de la Likona-Nkundja, plus politique que géographique, mais aussi non localisée sur l'actuelle Centrafrique, ne peut être développée ici (1). Elle montre combien vers 1885, lors du Partage de l'Afrique, l'imprécision des cartes, leurs modifications fortuites ou voulues (2) ont pu avoir d'influence sur des débats politiques, souvent amplifiés par la presse.

La controverse se poursuivant, WAUTERS résume clairement sa théorie dans un article (3) intitulé : « De l'origine de la rivière Oubangi ». Son ton semble toutefois moins affirmatif quand il écrit : « dans l'état actuel des connaissances, notre solution est celle qui soulève le moins d'objections contre elle ».

Dans son « Rapport sur les Travaux de la Société et sur les progrès des Sciences géographiques » (1886), Ch. MAUNOIR, le Secrétaire Général, cherche à souligner l'importance des explorations françaises (p. 105). « Déjà M. DOLISIE avait remonté le Congo, de Brazzaville à Malumbi près du confluent de l'Oubanghi (janvier 1884)... Enfin au commencement de 1885, M. DOLISIE est venu prendre, au poste de Domino, la direction du Haut-Congo et de l'Oubanghi dont il *aurait* remonté le cours inférieur jusqu'à une assez grande distance du confluent; mais les résultats de cette dernière reconnaissance ne nous sont pas encore parvenus. »

Surtout, après BRAZZA, DUTREUIL DE RHINS, KALTBRUNNER, MAUNOIR continue à douter de l'hypothèse Oubangui-Ouellé; il écrit ainsi (p. 118) : « Il faudrait donc pour que le Mobanghi fût le cours inférieur de l'Ouellé comme semble l'admettre certaine théorie un peu *prématurée*, qu'il fît un *coude très brusque à l'est* afin de se raccorder avec la partie connue du cours de l'Ouellé. »

WAUTERS répond aussitôt (4) en soulignant qu'il ne s'est pas suffisamment appuyé sur une lettre à Londres de LUPTON BEY (1884) au sujet de la grande rivière coulant vers l'ouest (5) et formée par la réunion des rivières : le Mbomo (= Mbomou) et l'Ouellé. On comprend WAUTERS : l'indication d'une rivière de cette importance, par environ 5° N, à mi-chemin entre l'Ouellé et le Mobangi vient fortifier sa thèse.

Le récit de Grenfell

L'objection de MAUNOIR serait tombée, s'il avait eu connaissance d'une lettre de GRENFELL relatant enfin son exploration de l'Oubangui (octobre 1886). Il y raconte qu'il recherchait bien une voie conduisant au nord dans la direction du bassin du Chari, il explora en vain la boucle du Congo et arrivant à la fin au confluent du Mobangi il décida de tenter un dernier effort. « A partir de 2°30′ N, le pays change d'aspect et devient montagneux (6). Le fleuve étant fort peu profond, il nous fallait avancer avec beaucoup de précautions par suite de la présence de rochers (7), qui cependant ne devinrent réellement inquiétants qu'à partir de 3°50′ (8)... A cette époque (février 1885), le fleuve atteint son minimum de profondeur... A 4°22′ nord, nous constatâmes que le Mobangi traverse des *collines* de quartz et d'argile rouge, d'environ 300 mètres de hauteur, entre

(1) Pour l'étudier, on pourra se reporter au *Bull. de la Soc. de Géogr. de Paris :* 1881 (p. 247), 1882 (n° 13, p. 277), 1885 (n°s 9 et 10 : 287-288), 1886 (p. 208) ; à la *Gazette Géographique* : 1886 (II : 401-402 et 469)... ; aux *Mitteilungen de Gotha* (mars 1886). Le point de vue belge est bien exposé avec quatre cartes différentes du secteur litigieux dans un numéro spécial du *Mouv. Géogr.*, 8 août 1886, n° 16 : 65-67) ; *idem, Bull. Soc. belge de Géogr.*, 1886 : 146-152 et 451-453. Par ailleurs, deux travaux universitaires sont parus assez récemment sur la « querelle de l'Oubangui » (P. PAULIAT et G. MAZENOT).

(2) Il suffit pour cela de comparer la carte française du Gabon et du Congo français par le commandant KOCH (Challamel, Paris) à celle du lieutenant VON FRANCOIS (*Mitteilungen de Gotha*, mars 1886). Le premier fait couler l'Oubangui à l'ouest de 17° E, le second refuse la liaison Bossaka-Likona et ignore la Bounga (Sangha).

(3) 8 août 1886, *Le Mouv. Géogr.*, p. 67.

(4) 17 oct. 1886, *Le Mouv. Géogr.*, n° 21, p. 86.

(5) Et non vers l'est comme le transcrit par erreur WAUTERS.

(6) *Sic*, allusion aux petites collines, côté Zaïre.

(7) Personne ne semble y faire allusion par la suite avant que LACOIN (1903) ne signale du calcaire à Mondjimbo vers 3°10′ N-18°39′ E.

(8) Allusion au seuil de Zinga : 3°43′-18°36′.

lesquelles *il change brusquement de direction* (1)... Pour traverser cette *chaîne de montagnes* dont la direction était nord-ouest-sud-est, le fleuve avait une direction est-ouest presque complète. »

Il évoque « les immenses masses de quartz (2) qui y transforment le fleuve en véritables rapides... » et ajoute « Le fleuve au-delà se montre bien ouvert et la navigation ne semble devoir y rencontrer aucun obstacle. »

En fait l'hostilité des indigènes, effrayés par le vapeur « Peace », et un écueil heurté obligent GRENFELL à prendre le chemin du retour.

Retour de Junker et doutes de Wauters

On a peu remarqué, semble-t-il, que WAUTERS, probablement touché par la prolongation de cette controverse, en viendra à douter au moins partiellement de son hypothèse. Le 17 octobre 1886, un entrefilet de son journal annonçait que le Docteur JUNKER, échappant à la révolte Mahdiste du Soudan, venait d'atteindre Zanzibar après « un séjour de six ans dans le bassin de l'Ouellé et le pays des Niams-Niams. Le Docteur a perdu ses collections mais il est parvenu à sauver son journal de voyage et ses notes ». Dès le 30 janvier 1887 (nº 3) un article à la une proclame : « Le Docteur JUNKER au cœur de l'Afrique — Découverte de la route commerciale du Soudan égyptien — Solution de la question de l'Ouellé — Vérification de l'hypothèse du Mouvement Géographique. »

Selon un compte rendu par le journal *Le Temps* de Paris, de la séance du 21 janvier 1887 à la Société de Géographie, M. RAFFRAY consul de France à Zanzibar aurait rencontré JUNKER à son arrivée. « D'après lui, notamment la fameuse rivière Ouellé appartiendrait au bassin du lac Tchad et ne serait pas un affluent du Congo. Si M. JUNKER a raison ce qui paraît probable... le bassin du Congo subirait ainsi dans son étendue une réduction notable... »

En fait, JUNKER avait cherché à approfondir les données de SCHWEINFURTH, POIAGOS, BOHNDORFF mais il ignorait la découverte de GRENFELL. Parvenu au Caire, il confronta ses données avec celles désormais en possession de SCHWEINFURTH qui put, dès le 17 janvier 1887, écrire à WAUTERS : « JUNKER a dressé, sur les lieux, des cartes à l'échelle de 1/400 000e où tous ses itinéraires sont minutieusement relevés... Il a atteint l'Ouellé à Bassanga : 3°13'10" N-22°47'40" E (3)... La rivière coule dans une direction générale est-ouest... Nulle part celle-ci ne dépasse vers le nord, le 4e degré de latitude. JUNKER est aujourd'hui entièrement *convaincu que l'Ouellé et l'Oubangui constituent un seul et même cours d'eau.* La raison pour laquelle il s'était refusé jusqu'ici à croire à la connexion de l'Ouellé et du Congo est très simple. Comme tributaire de premier ordre du Congo, il ne connaissait que l'Arouhouimi et le confluent de celui-ci se trouve trop à l'est du point extrême atteint par lui sur l'Ouellé pour rendre vraisemblable l'identité des deux cours d'eau (4). Maintenant qu'il s'est rendu compte des découvertes de GRENFELL, il a immédiatement adhéré à l'hypothèse de l'Oubangi-Ouellé. »

WAUTERS note que JUNKER ajoute « au cours connu de la rivière environ 500 km nouveau ». Il est surtout frappé par la position méridionale de Bassanga sur l'Ouellé à « seulement un peu plus d'un degré au nord du confluent de l'Itimbiri dans le Congo » (5). De plus « contrairement à l'opinion admise à ce jour, c'est vers l'ouest - sud-ouest et non vers le nord-ouest que la rivière se dirige », elle se rapproche donc du Congo.

A partir de là, WAUTERS commence à faire erreur en oubliant que les rivières peuvent toujours infléchir leur direction. Il écrit : « L'Ouellé ne va donc pas, au nord du 5e parallèle (6), comme on pouvait le supposer, rejoindre le Kouta, observé à Barousso (cf. Yakoma?) par l'agent de LUPTON BEY. Nous ajouterons qu'il nous paraît même peu probable qu'il rejoigne le point extrême atteint par GRENFELL sur l'Oubangui supérieur. Il faudrait pour cela que de 3°16' (cf. JUNKER, en fait 3°50') il fît une grande courbe vers le nord-ouest pour atteindre 4°30' (GRENFELL). C'est peu vraisemblable » mais pourtant exact, on parle de la ' boucle de l'Oubangui '.

Logique dans ses déductions, WAUTERS « s'enferre » un peu plus en ajoutant : « Il faut donc supposer qu'au nord du Congo, au lieu d'un grand affluent coulant parallèlement au fleuve, il y en a *deux*... le plus méridional serait l'Ouellé-Makoua grossi... du Bomokandi, du Werré et du Mbomo; le plus septentrional serait le Genko-Kouta grossi... des nombreux cours d'eau descendant... de la ligne de

(1) Nous avons ainsi la preuve que GRENFELL a bien atteint le site de Bangui (= les rapides en langue bobangui) : 4°22' N-18°36' E.

(2) Plus précisément grès quartzites.

(3) En fait vers 3°50' N-23°10' E.

(4) Est-il permis de rajouter que l'interfluve entre les bassins du Bomokandi-Uélé et du Népoko-Aruwimi correspond à un escarpement allongé E-SE - W-NW comme l'ont confirmé des études récentes (cf. J. MOEYERSONS).

(5) Ce confluent se situe à 2°05' N-22°40' E donc à un peu moins d'un degré de l'Ouellé.

(6) Nous savons depuis que si, entre Kouango et Possel.

faîte du Chari-Congo, laquelle entre 15° et 25° de longitude reculerait vraisemblablement vers le nord à peu près jusque sous le 8e parallèle (1). C'est la réunion des deux cours d'eau qui formerait l'Oubangi (2). »

Un problème subsiste : GRENFELL n'a jamais signalé un tel confluent : « Il est vrai que (celui-ci) peut lui avoir échappé, l'Oubangi, comme le Congo et aussi l'Ouellé, paraît-il, étant encombré d'îles de toutes dimensions. » Examinant donc avec attention la carte de GRENFELL, WAUTERS remarque par 2°30′ un point de la rive gauche obstrué par des îles qui pourrait bien renfermer le confluent des deux rivières (3).

GRENFELL a également été frappé de la différence subite du volume d'eau de la rivière puisqu'il a inscrit sur sa carte : eau très peu profonde (4). Ainsi « la partie du cours d'eau remontée et reconnue par GRENFELL, entre 2°30′ et 4°30′ E... ne doit présenter qu'une importance secondaire! ».

Ce n'est que le 19 décembre 1886 (n° 26) que WAUTERS publiera un extrait du récit de GRENFELL. Restant mesuré dans ses termes, il peut enfin noter : « Avec la mention de la *direction est-ouest* que l'Oubangi prend brusquement en *amont* de 4°30′, il nous paraît bien difficile de discuter encore la *grande vraisemblance de l'hypothèse* de son raccord avec le Kouta. »

Du Caire, le 23 janvier 1887, une lettre de G. SCHWEINFURTH confirme l'adhésion de JUNKER à la thèse WAUTERS mais précise que ses cartes sont orientées d'après le nord magnétique. Dans sa précédente lettre, il avait admis une déclinaison moyenne de 10° ouest pour placer la zériba (5) d'ALI-KOBO sur l'Ouellé-Makoua mais il note : « en admettant seulement la moitié : 5°, la position du Makoua à la zériba d'ALI-KOBO se modifie sensiblement : elle s'accroît d'un demi degré, 3°43′ au lieu de 3°13′ » (6).

Rendant compte de cette lettre, WAUTERS écrit (13 février 1887, n° 4 : 15 - 17) désormais « on peut commencer à entrevoir assez exactement l'hydrographie générale du dernier *grand blanc* de la carte d'Afrique ». L'Ouellé ne va pas vers le nord-ouest (cf. rivière GRENFELL), ni vers le sud-ouest (cf. Mangalla) mais vers l'ouest et rejoint avec l'affluent GRENFELL l'Oubangi à 2°30′. NACHTIGAL n'a pu donner que des renseignements extrêmement vagues sur les origines du Chari... D'autre part les révélations de JUNKER enlèvent définitivement au Chari la masse des cours d'eau qui forment vers l'est les rivières Mbomo et Chiouko (= Chinko)... Il est donc à présumer que ses sources principales se logent immédiatement au nord de l'Oubangi, qui s'infléchit vers l'est sous 4°30′, sans recevoir d'affluent venant du nord.

En cette année 1887, la question de l'Ouellé-Makoua reste au cœur de l'éloge prononcée par M. WILLS lors de la réception de JUNKER à la Société de Géographie de Londres. J. LECLERCQ relate et commente ainsi cet éloge : « Où va la Makoua? Elle doit aller soit au lac Tchad, soit au Congo : voilà qui est clair. L'opinion émise par STANLEY dans son livre sur le Congo doit être rejetée comme absolument absurde : d'après lui, la Makoua serait le Biyerré (= Arouhouimi)! Il est vraiment inconcevable qu'il ait pu, en 1885, écrire deux pages à l'appui de cette hérésie, qui est manifestement contraire aux faits publiés au milieu de 1884, lors du retour de BOHNDORFF en Europe. Comme l'observe M. WILLS, les explorateurs ne voient que leurs propres découvertes. »

On sait que les tumulteux pourparlers franco-belges aboutirent le 27 avril 1887 à une nouvelle convention selon laquelle (7) « à partir de son confluent avec le Congo, le thalweg de l'Oubangi formera la frontière limitrophe jusqu'au 4e degré de latitude nord. *Au nord du 4e parallèle*, la France exercera son action sur la rive droite et l'État du Congo sur la rive gauche de l'Oubangi ». Sans développer rappelons cependant qu'en 1886 la commission mixte de délimitation (8) avait constaté que la

(1) Soit de Baibokoum-Goré vers le Haut-Chinko.

(2) Cette nouvelle thèse sera peu après reprise par le célèbre géographe Élisée RECLUS (cf. Géographie Universelle - Chapitre « Congo »).

(3) Effectivement on y trouve le confluent du Lua Dekere mais ce n'est qu'un affluent de deuxième ordre de la boucle de l'Oubangui.

(4) On a vu qu'il faut y voir les hauts-fonds dus au calcaire épigénisé de Mondjimbo et du seuil de Zinga, le volume d'eau ne varie pas mais l'écoulement y devient plus rapide.

(5) Enclos fortifié servant de base d'opération aux trafiquants arabes du Soudan.

(6) Rappelons que sa position réelle est voisine de 3°50′. On voit cependant sur cet exemple l'importance de la déclinaison magnétique pour ce point excentrique de la carte de JUNKER. Sur la carte OACI-Bangassou, la déclinaison au 1.1.1960 est estimée à 4° W sachant qu'elle varie de 3′ E par an, elle devait être de 8° W en 1880.

(7) Cf. 8 mai 1887, *Le Mouv. Géogr.*, n° 10, p. 39.

(8) A noter « les nombreuses et précieuses observations astronomiques dues à M. le Capitaine ROUVIER, chef de la mission » reconnaîtra WAUTERS (3 juil. 1887) ; le point frontière sur le fleuve : 0°6′20″ S et 17°35′ E fut le premier du bassin à être déterminé rigoureusement. Quant à la mission, elle put seulement constater que l'Oubangui venait droit du nord et ne pouvait donc recouper le méridien 17° E.

rivière baptisée Kundjo devait être identifiée avec l'Oubangui. De plus LEOPOLD II, ayant besoin d'argent, avait proposé d'abandonner ses « droits » sur une partie du bassin de l'Oubangui contre l'autorisation d'émettre un emprunt en France (cf. P. KALCK : 136-139).

Première expédition Vangèle : les rapides de Zongo

Le 13 octobre 1886 (1), le capitaine VANGÈLE accompagné du lieutenant LIÉNART, pénétrait dans l'Oubangui mais le récit de son exploration ne fut connu que par un article complété plus tard par une conférence (2).

Il y précise qu'en ce qui concerne l'habitabilité et la fertilité du terrain, la rive gauche (zaïroise : souvent élevée et bordée de collines) l'emporte beaucoup sur la rive droite (congolaise : qui présente beaucoup de prairies marécageuses). Trois affluents sont relevés : à gauche la Nghiri (cf. Giri), à droite l'Ibenga et le Lobay (ou Lobaye) qu'il remonte sur 65 km jusqu'à une chute de 1 à 1,25 m de hauteur.

Ayant mal lu GRENFELL, VANGÈLE pensait que ce dernier n'avait été arrêté que par l'hostilité des indigènes : « nulle publication n'avait encore signalé qu'il existait des rapides au nord du 4° ». Il est donc tout surpris d'être arrêté par une ligne rocheuse à l'entrée d'une gorge resserrée jusqu'à 800 mètres dominée par des pics de 200 à 250 mètres d'élévation. Tandis que GRENFELL avait assez facilement franchi les rapides aux basses-eaux, VANGÈLE ne put y réussir fin novembre aux hautes-eaux, la pression de son vapeur étant insuffisante devant le courant. Il dut se résoudre à rentrer à Léopoldville où toutes les embarcations furent réquisitionnées pour l'expédition STANLEY décidée soi-disant pour délivrer des Madhistes l'Allemand EMIN PACHA (ou Dr SCHNITZER).

Le même *Mouvement Géographique* commente la parution de la carte de JUNKER dans le bulletin de la Société de Géographie de Berlin. On ne parle plus désormais que d'un seul et même cours d'eau, un fleuve immense de 2 500 km l'Ouellé-Oubangui (3). Le Mbomo est décrit comme *l'affluent* le plus considérable de l'Ouellé, long de 750 km, il reçoit lui-même à droite l'Ouarra, le Chiouko (= Chinko), à gauche le Mbili (= Bili).

En effet, même incomplète, la première exploration de VANGÈLE a servi à infirmer la dernière hypothèse de WAUTERS « en rétablissant exactement les chiffres du volume d'eau (de l'Oubangui), et en annonçant que la rive gauche explorée avec soin ne recevait aucune grande rivière entre le confluent et les chutes ».

Les précisions continuent à arriver au compte-gouttes. Il faudra une visite du pasteur GRENFELL à Bruxelles pour que l'on obtienne (4) le premier plan des rapides de Zongo qui en montre nettement le coude contrairement à la première esquisse de VANGÈLE. La dernière objection émise par DUTREUIL DE RHINS (5) concernant l'altitude des rapides est écartée. GRENFELL révèle enfin leur altitude : 396 mètres (en fait plutôt 350 m). La morphologie du site permet à WAUTERS de préparer une première explication du coude de l'Oubangui : « Les plateaux élevés qui se montrent sur sa rive droite à des hauteurs de 300 mètres et qui selon toute probabilité, vont se rattacher vers le N-O au massif de l'Adamaoua, expliquent le brusque changement de direction de son cours. »

La publication de la carte JUNKER montrait clairement que deux voies étaient possibles pour atteindre l'Ouellé à partir du Congo soit en coupant par voie de terre à partir de l'Itimbiri, soit en remontant l'Oubangui. Des instructions à ce sujet lui furent envoyées fin mars 1887 de Bruxelles mais avant qu'elles lui parviennent, VANGÈLE s'était mis en route le 1er juillet (6). Il échoua devant les « forêts vierges » et le « pays désert » de l'Itimbiri (7). Le 2 octobre, il repartit avec le lieutenant LIÉNART à bord du steamer « En Avant », en direction cette fois de l'Oubangui (8).

(1) Une reconnaissance de l'Oubangui sera faite la même année par le futur évêque du Congo, le R.P. AUGOUARD (lettre du 28 nov. 1886 *in* Journal : *Les missions catholiques de Lyon*, 1887). « L'Oubanghi au lieu de recevoir des affluents se déverse au contraire dans la contrée qui est très plate et aux trois quarts inondée pendant la saison des pluies... » (cf. cuvette congolaise).

(2) Cf. *Le Mouv. Géogr.* n° 10, 8 mai 1887. « Exploration de l'Oubangi et de ses affluents », article avec carte signé VAN GÈLE qu'il vaut mieux écrire VANGÈLE comme dans le texte de la conférence donnée à la Société Royale Belge de Géographie, le 15 janvier 1889.

(3) Cf. la carte à 1/6 600 000e du Congo, *in* n° 14, 3 juillet 1887.

(4) *Le Mouv. Géogr.* n° 17, 31 juillet 1887 : 72-73.

(5) Cf. Compte rendu des séances de la Société de Géographie de Paris, 1887.

(6) *Le Mouv. Géogr.*, 25 sept. 1887, n° 21, p. 87.

(7) *Idem*, 9 nov. 1887, n° 22, p. 33.

(8) *Idem*, 18 déc. 1887, n° 27, p. 111.

Deuxième expédition Vangèle : vers le pays Yakoma

Le 22 avril 1888, WAUTERS pourra enfin faire paraître un article à la une (1) : « Exploration de l'Oubangui-Ouellé. Solution définitive du problème et vérification de l'hypothèse du ' Mouvement Géographique '. »

L'article relate comment, en décembre 1887-janvier 1888, les deux explorateurs belges ont « remonté l'Oubangi, franchi ses rapides et atteint vers l'est, le 22e degré de longitude » (2).

L'exploration révèle que sur 37 km en amont de Zongo, le cours de l'Oubangi est coupé par une succession de six rapides qui constituent un obstacle très sérieux à la navigation. Ce sont les rapides de Zongo déjà connus, de Bonga (3), de Belly, de l'« En Avant », de l'Éléphant (4) et de Mokouangaï (= Makangé).

Au sortir de la monotonie et de l'oppression forestière, le spectacle du secteur accidenté des collines de Bangui, paraît idyllique à VANGÈLE qui écrit : « les deux rives du fleuve sont bordées de *montagnes* aux pentes douces où les bois, les prairies... alternent... De loin (les) huttes font l'effet de chalets. La terre paraît être d'une très grande fertilité. Quelques roches émergent; c'est un grès blanc presque tendre ».

Parlant d'abord du fleuve qui vient du nord-est puis « fait un coude arrondi et vient franchement de l'est », il passe à la *rivière* « désignée sous le nom de Koua par les indigènes ». Le paysage change : la montagne a disparu, laissant place à des « plaines herbues (qui) alternent avec les bois ». Deux autres rapides sont franchis sans trop de difficultés, l'un en pays Banzy à Bemay (5), puis Cetema (= Satema).

Ils atteignent sous 21°30′ E, une rivière appelée Bangasso (il s'agit de la Kotto à 22° E). Un fait les frappe : « Entre ce Bangasso et le Lobay, aucun cours d'eau de quelque importance n'a été constaté... L'Oubangi doit couler au fond d'une vallée très étroite resserrée entre les lignes de faîte des bassins du Chari, de la Bounga (= Sangha) et de la Mongalla. »

La Mpoko et la Ouaka n'ont donc pas été encore repérées. On pourrait trouver de plus une contradiction entre ce sentiment d'une vallée étroite contrastant avec le paysage aplani de collines et « plaines herbues » décrit juste avant.

Peu avant d'atteindre le confluent Ouellé-Mbomou, VANGÈLE, attaqué par les Yakomas qui refusent cette intrusion (6), devra rebrousser chemin le 5 janvier 1888, ayant atteint le point extrême 21°55′ E (7).

Troisième expédition Vangèle : fondations de Bangui et de Zongo

L'exploration de l'Oubangui s'achève pratiquement avec le récit de la troisième expédition VANGÈLE (8).

Parti le 21 mai 1889 avec le capitaine HANOLET et le lieutenant G. LE MARINEL sur deux steamers « En Avant » et « A.I.A. », le capitaine VANGÈLE arrivait le 25 juin 1889 à Zongo où il fondait un poste sur la rive gauche du fleuve.

Presque en même temps, une décision (n° 295 du 10 mai 1889) d'Albert DOLISIE ordonnait la création d'un poste français sur la rive droite de l'Oubangui. C'est ainsi que le 26 juin 1889 (9) fut fondé par d'UZAC et Michel DOLISIE le poste de Bangui. Personne ce jour-là ne devait se douter que cent ans plus tard il deviendrait une capitale de près de 500 000 habitants.

(1) Cf. n° 10 du *Mouv. Géogr.*, p. 37 à 39 avec cartes. Comme le note P. KALCK (p. 141) : « Les Léopoldiens se refusaient à considérer que le terme de l'Oubangui devait s'appliquer à tout l'immense affluent du Congo. Une fois le 4e parallèle franchi, VANGÈLE ne se sentait plus lié par l'accord franco-congolais du 28 avril 1887. En amont de Zongo, il n'y avait pas lieu de tenir compte de l'existence d'une zone d'influence. »

(2) Même après ce succès, seul M. KALTBRUNNER doute encore. Cf. *La Revue française*, mars-avril 1888.

(3) Six semaines plus tard, en janvier 1888, le Français DOLISIE sur l'« Alima » viendra s'y heurter et devra rebrousser chemin.

(4) « L'obstacle le plus considérable que j'ai rencontré. » Il faudra démonter, décharger le steamer puis hisser la coque au-dessus de la roche.

(5) En pays Banziri, il s'agit de Mobaye : les indigènes parlaient de « moumbays », c'est-à-dire de pierres, de rapides.

(6) Un jeune écrivain centrafricain, C. R. YAVOUCKO (1981), a essayé de transcrire dans un roman (Crépuscule et défi. Kitè na kitè) le traumatisme causé par l'irruption des premiers Européens à Ouango.

(7) En fait 22°20′ E : VANGÈLE apparaît comme un « fonceur », il va de l'avant. Pour être un militaire, il est pas un topographe ; sa carte marque un progrès important des connaissances mais elle reste sommaire et notamment décalée d'un demi degré de latitude, au coude de l'Oubangui.

(8) *Le Mouv. Géogr.*, 8 mars 1891, n° 5 : 19-22.

(9) La date exacte est controversée, la recherche d'un emplacement prit plusieurs jours entre la date de débarquement (18 juin) et la lettre administrative faisant part de la fondation du poste (26 juin). (Cf. note sur les origines et la création de Bangui par M. CANTOURNET, 1984, 12 p. *multig.*, inédit.)

Fig. 5. — Fac-similé du *Mouvement Géographique*, n° 10, 22 avril 1888. *Photo : Société de Géographie* →

22 AVRIL 1888 CINQUIÈME ANNÉE — N° 10

LE MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

JOURNAL POPULAIRE DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

ILLUSTRÉ DE CARTES, PLANS ET GRAVURES

DIRECTEUR
TH. FALK

JOURNAL DU DIMANCHE PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS
Abonnement : Belgique, 6 francs; Union postale, 7 fr. 50 c.
ON S'ABONNE AU SIÈGE DU JOURNAL ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE
Administration et rédaction : INSTITUT NATIONAL DE GÉOGRAPHIE, 18-20, rue des Paroissiens, Bruxelles.

RÉDACTEUR EN CHEF
A.-J. WAUTERS

OGRAPHIE 58

EXPLORATION DE L'OUBANGI-OUELLÉ

par MM. le capitaine VAN GÈLE et le lieutenant LIÉNART

SOLUTION DÉFINITIVE DU PROBLÈME ET VÉRIFICATION DE L'HYPOTHÈSE DU « MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE »

(Avec une feuille hors texte contenant quatre cartes.)

Le courrier du Congo, qui vient d'arriver à Bruxelles, nous apporte la relation de l'exploration que viennent d'exécuter, avec la plus grande énergie et un succès décisif, MM. le capitaine Van Gèle et le lieutenant Liénart. M. Liénart, qui vient lui-même de rentrer en Belgique après trois ans de séjour là-bas, a bien voulu nous fournir, en plus, verbalement, quelques renseignements complémentaires. Déjà nous avons annoncé que cette expédition résout le problème de l'Ouellé, laquelle constitue bien, ainsi que nous avons été le premier à en émettre la supposition, le cours supérieur de l'Oubangi, rattachant ainsi hydrographiquement au bassin du Congo les pays des Niam-Niam et des Mombouttou, ainsi que les régions limitrophes, que pendant tant d'années l'on a cru appartenir au bassin du lac Tchad.

Historique de la découverte.

C'est en 1870 que le Dr Schweinfurth découvrit l'Ouellé. Se basant sur les renseignements des indigènes, il l'identifia avec le Chari, affluent du Tchad.

Sept années plus tard, Stanley, descendant le Congo, rencontra la bouche de l'Arouhouimi, et aussitôt lui vint l'idée que cette puissante rivière pourrait bien être la bouche de l'Ouellé de Schweinfurth. Pendant six ou sept nouvelles années, la question fut discutée par les géographes aussi bien que par les explorateurs, les uns tenant, avec Schweinfurth, pour le Chari, les autres, avec Stanley, pour l'Arouhouimi.

Le second voyage que l'explorateur fit, en 1883, sur le haut Congo, voyage au cours duquel il eut l'occasion de remonter l'Arouhouimi jusqu'aux rapides d'Yambouya, le fortifia dans sa conviction, et l'on peut voir par la carte jointe à son ouvrage *Cinq années au Congo*, et dont nous publions un extrait, que rien, à cette époque (mars 1885), ne faisait supposer l'existence d'une grande rivière coulant au nord, parallèlement au Congo.

L'Oubangi fut découvert en mai 1884, par MM. le capitaine Hanssens et le lieutenant Van Gèle, qui se bornèrent à reconnaître son confluent et à passer quelques traités avec les chefs riverains. Il fut remonté pour la première fois en novembre de la même année, par George Grenfell, qui s'arrêta par 4° 25' de latitude nord. Plus tard, il poussa jusqu'à 4° 20'.

C'est la nouvelle de cette première ascension de la rivière qui, dès le lendemain de son arrivée à Bruxelles, amena notre hypothèse de la connexion de l'Oubangi et de l'Ouellé, hypothèse qui parut, accompagnée d'une carte, dans le *Mouvement géographique* du 31 mai 1885. Nous en publions également aujourd'hui un extrait qui, comparé avec celui de la carte de Stanley, montre quelle importante modification notre théorie apportait, à quelques semaines d'intervalle, dans l'hydrographie de cette région.

Notre hypothèse donna lieu à pas mal de controverses, même après que Junker, de retour en Europe à la suite de longues années d'exploration dans le bassin de l'Ouellé, eut reculé les limites de l'inconnu jusqu'au 23e degré de longitude et accordé son précieux patronage à la théorie hydrographique que nous soutenions avec une conviction qui ne cessait de se fortifier.

Le gouvernement de l'État du Congo, désireux d'apporter à la science la solution d'un problème qui l'intéressait si vivement, mit à la disposition de M. le capitaine Van Gèle l'*En avant*, lui adjoignit pour second M. le lieutenant Liénart et donna à ces officiers l'attrayante mission de résoudre le problème de l'origine de l'Oubangi.

Dans une première ascension de la rivière, exécutée en octobre 1886, les voyageurs furent arrêtés aux rapides de Zongo (par 4° 20' de latitude nord). Une nouvelle tentative dirigée, cette fois, par l'Itimbiri avec l'espoir d'atteindre par terre le point extrême de Junker sur l'Ouellé, échoua encore. Enfin, une troisième vient de réussir : MM. Van Gèle et Liénart ont remonté l'Oubangi, franchi ses rapides et atteint, vers l'est, le 22e degré de longitude, où un accident arrivé à l'*En avant* et l'attitude agressive des populations les empêchèrent de pousser plus avant, comme ils en avaient l'intention.

Mais le problème géographique qu'ils avaient en mission d'étudier était résolu. Si le lecteur jette, en effet, un coup d'œil sur la carte d'ensemble ci-jointe, mise au courant à ce jour, il ne lui restera pas le moindre doute que les deux sections de rivière puissante qui, à un degré de distance, courent par 4° 20' de latitude, ne constituent un seul et même cours d'eau [1].

Organisation et départ de l'expédition.

C'est à la station de l'Équateur, qui depuis plusieurs années sert de base à ses explorations, que M. le capitaine Van Gèle organisa sa nouvelle expédition. Celle-ci se composait, comme moyen de transport, du steamer *En avant*, le vétéran des vapeurs du haut Congo, remorquant une grande pirogue des Stanley-Falls, conduite par seize pagayeurs et pouvant contenir cent personnes. Comme personnel, outre le capitaine Van Gèle, M. le lieutenant Liénart, de l'artillerie belge, le capitaine de steamer Schönberg, et l'ingénieur mécanicien Hanssens; puis 17 soldats haoussa et zanzibarites et 24 indigènes de l'Équateur.

Partie de cette station le 26 octobre 1887, l'expédition arrivait sans incidents, le 21 novembre, au pied des rapides de Zongo, atteints déjà par Grenfell en 1884, et par Van Gèle lui-même en 1886. Là commençaient les difficultés.

[1] Il n'y a que M. Kaltbrunner qui doute encore. Il l'écrit même, ce qui est imprudent de sa part. M. Kaltbrunner nous a vivement pris à partie dans le temps. Notre hypothèse le faisait rire. Pour lui, l'Oubangi descendait du nord ouest et l'Ouellé allait au Tchad. Même après les explorations de Junker et de Van Gèle, notre contradicteur tenace n'en veut pas démordre et il nous déclare, dans le dernier numéro de la *Revue française*, son intention de douter encore un petit coup.

« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »

« N'en déplaise donc à notre estimable collègue de Bruxelles, dit-il en terminant, nous attendrons pour admettre, comme le voudrait M. Wauters, que la vérification est *définitive*. » Attendez, cher confrère, nous n'y voyons pas le moindre inconvénient.

LES RAPIDES DE L'OUBANGI

Dans notre numéro du 9 août 1885 (p. 65), nous écrivions :

« M. Grenfell n'a pas été arrêté par des rapides. En deux endroits seulement, il a pu constater que le lit de la rivière était plus ou moins obstrué par des rochers et que la navigation était plus difficile. Si, en amont du point atteint par l'explorateur (4° 2 1/2), le cours de l'Oubangi tourne réellement vers l'est pour rejoindre la partie connue de l'Ouellé, il ne serait pas impossible que, là, la navigation fût réellement arrêtée par des chutes.

« En effet, si l'on suit sur notre nouvelle carte de l'Afrique centrale la direction S.-E. et N.-O. des rapides observés dans le Mpuka, l'Arouhouimi et l'Itimbiri, *on en arrive à supposer, sous le 5e parallèle, et à travers le cours de l'Oubangi, la présence d'un gradin formant une ou plusieurs chutes plus ou moins importantes.* »

L'exploration du capitaine Van Gèle fait connaître qu'à partir de Zongo, jusqu'à 37 kilomètres en amont, le cours de l'Oubangi est coupé par une succession de six rapides qui constituent un obstacle très sérieux à la navigation.

Dans l'état actuel de la rivière, de petits vapeurs tels que l'*En avant* et l'*A. I. A.* seuls peuvent, aux eaux hautes, espérer franchir les passes.

Quoi qu'il en soit, pour cette première reconnaissance, le travail a été des plus pénibles et n'a pas demandé moins de 20 jours de temps. Arrivé le 21 novembre à Zongo, ce n'est que le 11 décembre que les voyageurs franchissaient le sixième rapide, celui de Mokouangaï, et se trouvaient en face d'un cours d'eau libre, offrant une largeur majestueuse.

Voici quelques détails sur la nature des obstacles, ainsi que sur la manière dont ils furent franchis :

1° *Rapide de Zongo.* — L'*En avant* est incapable de vaincre ce rapide. A travers l'isthme d'un petit promontoire, une route est frayée au milieu des bois, afin de permettre le transport des roues, des tambours et de la cargaison du bateau, lequel, allégé, est tiré à l'aide d'un câble le long de la rive et passe de l'aval à l'amont du rapide. Cette opération s'effectue assez aisément.

2° *Rapide de Bongo.* — Situé à 30 kilomètres du précédent. Ligne rocheuse barrant la rivière d'une rive à l'autre, avec un passage à la rive gauche où, aux hautes eaux, il y a 1m50 de profondeur avec un courant faible. L'*En avant* franchit la passe; la pirogue, détachée, remonte à la pagaie.

3° *Rapide de Belly.* — Ici, l'Oubangi se resserre jusqu'à 400 mètres, mais il a des profondeurs qui vont jusqu'à 15 mètres. Courant relativement faible. La passe est franchie aisément, mais immédiatement en amont le fleuve s'élargit jusqu'à plus de 2,000 mètres, tout parsemé d'îles et de roches, au milieu desquelles les eaux roulent en bouillonnant; là est l'obstacle principal. Cependant l'*En avant* le franchit sans devoir être démonté; il est seulement allégé de sa cargaison, qui est transportée par terre en amont du rapide.

4° *Rapide de l'En avant.* — A 5 1/2 kilomètres plus haut, les eaux de la rivière sont resserrées par deux pointes rocheuses qui

Poursuivant sa route vers l'amont, VANGÈLE fonda d'autres postes aux rapides de Mokoanghay (où il venait de faire naufrage) et à Banzyville (en face Mobaye). Reconnaissant la rive septentrionale jamais explorée, VANGÈLE découvrit plusieurs affluents ignorés à ce jour. Le Kouangou (ou Kouango = Ouaka) dont il remonta sur 110 km les sinuosités assez brusques jusqu'à une barrière rocheuse. Le Benghi (= Bangui Kété) encombré d'arbres ne fut qu'effleuré sur 5 km. Explorant la Kotto, il fut reçu par un chef Sakara (= Nzakara) mais dut rebrousser chemin devant les récifs rencontrés et les eaux baissant rapidement (décembre 1889). Il ajoute : « Il est plus que probable vu l'importance du volume des eaux débitées par la rivière que celle-ci a ses sources assez loin vers le nord. Il ne serait pas impossible que le Foro et l'Engi, deux rivières franchies en 1882 par LUPTON BEY au sud du 7e degré de latitude nord, ne fussent les branches supérieures du Kotto. » La déduction était juste mais les sources de la Kotto ne seront connues avec précision que beaucoup plus tard (1923).

Au début de janvier 1890 « arrivé à *l'extrémité orientale de l'Oubangui* par 4°07'49" de latitude et 22°36'02" de longitude » (1), l'explorateur se trouve en présence « de deux bouches d'à peu près égale importance » : le Kengo ou M'bomou, le Mbomo de JUNKER avec aux basses-eaux 700 m de largeur, 2,9 m de profondeur, 0,5 m/s de vitesse moyenne soit un débit d'environ 1 000 m³/s; le Koyou ou Makoua de JUNKER, l'Ouellé de SCHWEINFURTH, 850 m de largeur, 1,8 m de profondeur, 0,6 m/s de vitesse moyenne soit un débit d'environ 850 m³/s.

« La réunion de ces deux puissantes branches maîtresses forme l'Oubangi. » Ainsi pour VANGÈLE, l'Oubangui ne commence qu'ici et selon ses chiffres le Mbomou serait légèrement plus important que l'Ouellé.

On peut se demander si VANGÈLE est de bonne foi ou s'il fausse ses chiffres en pensant au futur règlement politique de la question frontalière. On a vu que, sur sa carte, la bouche de l'Oubangui est décalée d'au moins un demi degré en latitude.

L'opinion des premiers agents français de l'équipe LIOTARD est bien différente : pour eux l'Ouellé représente le cours amont de l'Oubangui et devrait donc être la frontière. On relève ainsi au 14 janvier 1893 dans les carnets de route de Jacques de CRUSSOL, duc d'Uzès (p. 253) : « Différences de cours et d'importance du Mbomou et de l'Ouellé qui est bien le véritable Oubanghi d'après nos idées... Pour tous les indigènes riverains Banzyris, Yakomas, c'est *la* ' rivière '. »

Il en est de même pour G. GAILLARD qui écrit en persiflant : « Au sujet de l'Oubangui une théorie veut que cette rivière soit brusquement décapitée au confluent du Mbomou. L'Ouellé et le Mbomou réunis lui prêteraient une tête et le priveraient de la sienne... Quand deux rivières se rencontrent l'une est toujours considérée comme l'affluent et l'autre comme le corps principal et ce corps principal est déterminé par l'importance de la largeur, du débit, de l'étendue, par le caractère et le régime des eaux. La largeur du Mbomou est d'environ 800 m et celle de l'Ouellé est presque du double. En consultant les itinéraires de JUNKER et la carte on voit quelle est l'importance de l'Ouellé qui est sans contredit le cours supérieur de l'Oubangui. »

En attendant, VANGÈLE regagna le poste de Banzyville pour en remonter avec la crue en mai. Il put enfin remonter le Makoua-Ouellé mais fut arrêté à la chute de Mokwangou par 23°04' à huit minutes de la zériba d'ALI KOBO point atteint par JUNKER en 1883 mais aussi en juin 1890 par un autre officier belge le commandant ROGET empruntant lui la voie de terre à partir du Congo et de l'Itimbiri (2).

VANGÈLE a longuement raconté par ailleurs (3) comment il fut impressionné par sa rencontre avec « Bangasso, grand chef des Sakaras ». Remontant le Mbomou, il identifia la rivière Bi (4), débarqua à Oango (= Ouango) pour contourner les rapides de Gozobangi avant de remonter en pirogue ceux d'Erikassa. Il baptisa l'ensemble « chutes HANSSENS » en souvenir du capitaine, premier Européen à pénétrer dans l'Oubangui en avril 1884.

L'embouchure de la Bali (= Mbari) reconnue, ce fut la réception chez Bangassou et le traité signé.

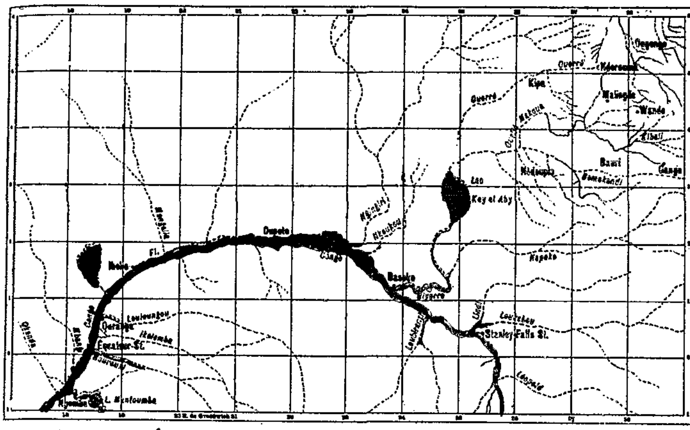
(1) Cette latitude est excellente tandis que la longitude n'est qu'approchée (22°26' E).

(2) Cf. l'exploration ROGET, *Le Mouv. Géogr.*, 8 mars 1891, n° 5 : 22-25 ; voir également « De l'Arouhouimi à l'Ouellé » d'après le capitaine BECKER, *Le Mouv. Géogr.*, juillet 1890, n° 15, p. 60.

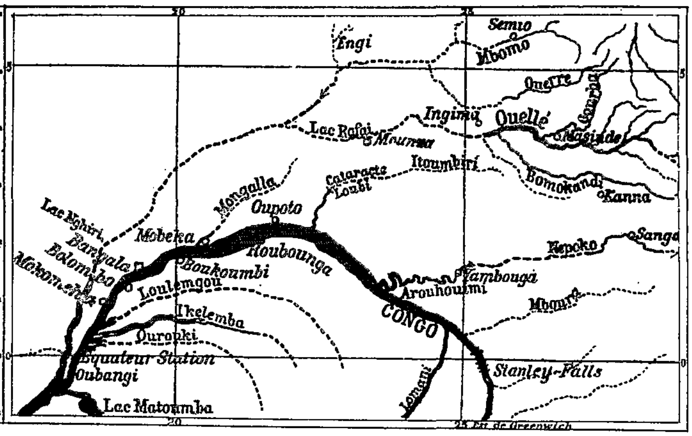
(3) Cf. *Le Mouv. Géogr.*, 8 mars 1891, n° 5 : 20-21.

(4) Mbili de JUNKER. Cf. Bili.

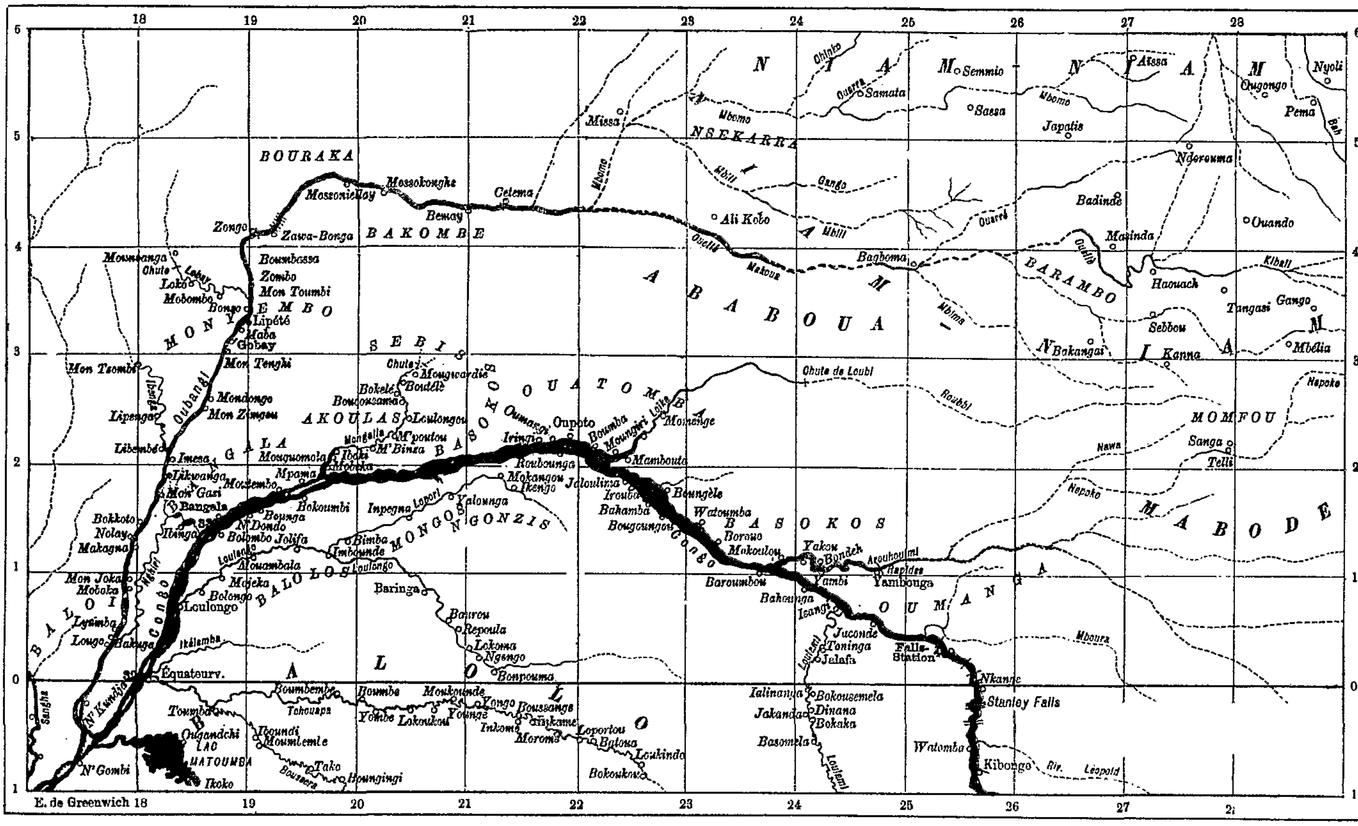
Fig. 6. — Fac-similé du supplément au *Mouvement Géographique* du 22 avril 1888. *Photo : Société de Géographie* →



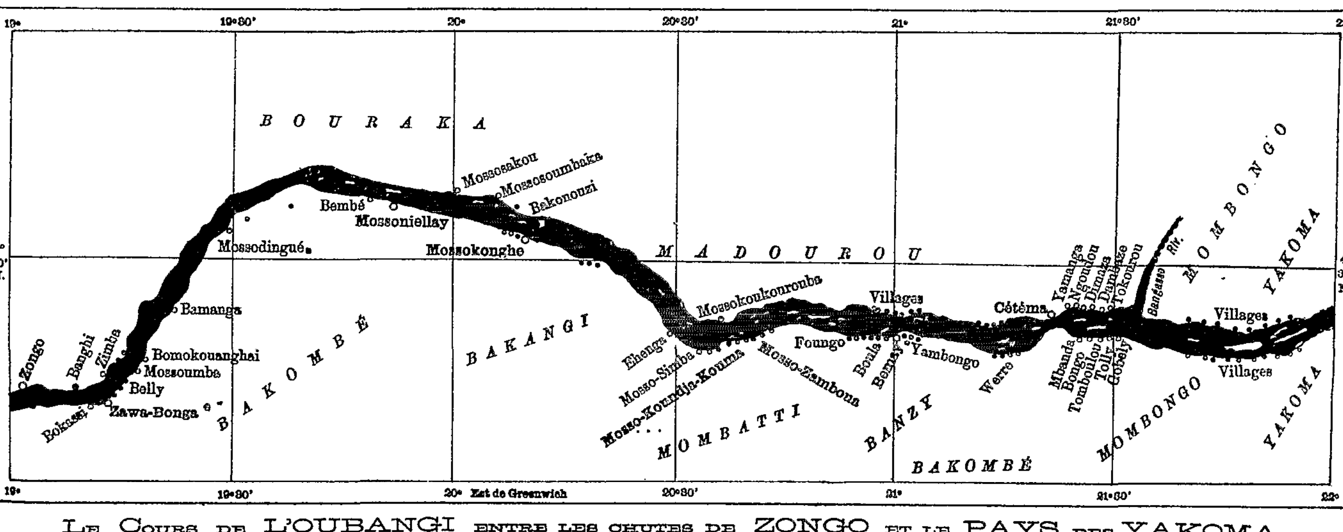
LA RÉGION AU NORD DU CONGO
D'APRÈS LA CARTE DE STANLEY (mars 1885)



LA RÉGION AU NORD DU CONGO
ET L'HYPOTHÈSE OUELLÉ-OUBANGI, par A.-J. WAUTERS (mai 1885)



LE HAUT CONGO ET LE BASSIN DE L'OUELLÉ-OUBANGI
MIS AU COURANT D'APRÈS LES DERNIÈRES INFORMATIONS (avril 1888)



Le Cours de L'OUBANGI entre les chutes de ZONGO et le PAYS des YAKOMA
PAR LE CAPITAINE VAN GÈLE (janvier 1888)

La rivalité franco-belge se poursuit — Ouellé ou Mbomou ?

Entre-temps, en France, sous l'impulsion du journaliste Harry ALIS (1), s'était créé un comité de l'Afrique Française qui réunit des subsides nécessaires au financement de l'expédition CRAMPEL dont on sait qu'elle devait se terminer tragiquement. Les résultats scientifiques de cette expédition sont donc très restreints. Il faut cependant signaler le tracé de l'Oubangui entre Bangui et Kouango avec les positions astronomiques relevées par l'ingénieur LAUZIÈRE corrigeant les erreurs de la carte belge (2). Il importe cependant de rappeler que le premier aperçu sur la région, entre Yakoma et les rapides de Zongo, est dû au lieutenant belge G. LE MARINEL. On y apprend que « pendant la crue de l'année 1890, la reconnaissance de l'Uellé et du Bomu fut faite du point de vue de la navigabilité », ainsi que quelques renseignements sur l'aspect du pays (« des plus pittoresques et des plus variés »), le régime des eaux (« Le Bomu et l'Uellé, ainsi que l'Ubangi... subissent d'énormes variations de débit... La connaissance des rapides est nécessaire... »), la description du bassin (« au sud de Banzyville... plaine élevée et ondulée ») tandis que du « Kotto jusqu'à Yakoma toute cette contrée n'est qu'une vaste dépression de terrain... », avec un aperçu sommaire sur le climat, les maladies, la flore, la faune, et surtout les populations.

Rendant compte de l'exploration VANGÈLE d'après *Le Mouvement Géographique*, le rédacteur du nouveau *Bulletin du Comité de l'Afrique Française* (3) n'omet pas, relevant la position géographique de Bangassou, de rappeler : « Nous ferons remarquer que l'État Indépendant est limité au nord soit par l'Oubangui-Ouellé soit par le quatrième parallèle, le traité passé avec Bangasso ne saurait avoir aucune valeur politique. »

Pour affirmer « nos droits » sur le Haut-Oubanghi, BRAZZA y envoya en juillet 1891 l'administrateur GAILLARD qui fonda les postes de Mobaye (le 14 août) et des Abiras (près de Yakoma, au confluent Ouellé-Mbomou, le 7 sept.).

BRAZZA désigne comme délégué dans cette région Victor LIOTARD, pharmacien de la Marine, venu au Congo pour une mission botanique. Alors que son rôle sera essentiellement politique, sa nomination paraît en entrefilet comme « chargé d'une mission scientifique dans le Haut-Oubangui ».

Là encore, un problème géopolitique se pose, dû à l'imprécision de la Convention du 29 avril 1889 dont on peut rappeler les termes selon lesquels : « L'État Indépendant du Congo s'engage vis-à-vis du Gouvernement de la République Française à n'exercer aucune action politique sur la rive droite de l'Oubanghi au nord du 4e parallèle (et réciproquement)... au nord du même parallèle le thalweg formant dans les deux cas la séparation. »

A la signature de la Convention, le tracé de l'Oubangui restait inconnu et BRAZZA pensait encore que cette rivière venait du nord. Selon les Français donc (4), à l'est de Yakoma, le 4e parallèle doit redevenir « cette limite quand l'Ouellé s'infléchit au-dessous de ce parallèle ». Par contre, les Belges affirment que l'Ouellé « ne constitue pas plus spécialement le cours supérieur de cette rivière (Oubanghi) que le M'Bomou... qui possède un débit d'eau au moins égal ». D'ailleurs ils ont occupé Bangasso.

Harry ALIS avait écrit précédemment (5) : « Après s'être donné beaucoup de peine pour établir que l'Ouellé est le prolongement de l'Oubangi... les Belges s'efforcent de démontrer que c'est le Mbomou qui continue l'Oubangi ce qui justifierait en effet l'occupation de Bangasso. » Ce à quoi WAUTERS avait répondu (6) : « Le capitaine VANGÈLE a reconnu que l'Oubangi est formé par la réunion des deux puissantes branches maîtresses : l'Ouellé et le Mbomo et il semble résulter de ces observations que c'est le Mbomo qui l'emporte en importance. Rien de plus. Au surplus la question de l'importance respective des deux branches constitutives importe peu : la sphère d'influence de la France est limitée à la rive droite de l'Oubangi. Jamais dans aucun traité, il n'a été question de l'Ouellé, ni du Mbomo. » (7)

A notre connaissance le seul après VANGÈLE à avoir essayé d'estimer les débits comparés de l'Ouellé et du Mbomou (ou Kengou) est V. LIOTARD.

(1) Pseudonyme du journaliste Hyppolite PERCHER.

(2) Cette carte à 1/500 000e avec la signature de CRAMPEL est reproduite p. 4, n° 2, février 1891 de la revue mensuelle éditée par ce comité sous le titre : *Bulletin du Comité de l'Afrique Française.*

(3) Cf. n° 4, avril 1891, p. 7.

(4) Cf. l'article d'Harry ALIS repris *in : Le Mouv. Géogr.*, 29 mai 1892, n° 11, p. 45.

(5) *Bull. Com. Af. Fr.*, août 1891, n° 8.

(6) A propos de l'Oubangi. *Le Mouv. Géogr.*, 9 août 1891, n° 17, p. 75.

(7) KALCK rapporte que le roi LÉOPOLD II avait écrit à ses agents du Congo : « l'Ubangui et l'Uellé sont un seul et même cours d'eau mais ce qui se rapporte à la première dénomination, ne s'applique pas nécessairement à la seconde. Tout au moins est-il politique de s'abstenir d'exprimer le contraire. »

Pour ces deux rivières respectivement le 21 et le 24 avril 1892 (entre-temps le niveau de l'Oubangui s'était élevé de 2 cm), il indique (1) à un mille en amont de leur confluent : largeur Ouellé 943,46 m contre Mbomou 595,20 m; profondeur maximale (2) 1,70 m contre 4,60 m; débit 751,758 m³/s contre 676,455 m³/s; vitesse 0,85 m/s (similaire au milieu et près des deux rives de l'Ouellé) contre 0,39 m/s près de la rive gauche du Mbomou et 0,62 m/s près de la rive droite. Pour LIOTARD l'Ouellé serait donc la branche mère de l'Oubangui. A noter que ce jaugeage a été effectué en époque d'étiage, il ne représente donc pas le module ou débit moyen.

En octobre 1892, Harry ALIS lancera un nouvel appel à la négociation. Mais de ce fait désirant minimiser le problème, il emploie des termes qui évoquent le mot malheureux de VOLTAIRE sur les quelques arpents de neige du Canada : « Le sujet (Mbomou) qui nous divise a si peu d'importance réelle... (à quoi bon) se disputer la possession de quelques centaines de kilomètres carrés de terres inconnues. »

La polémique de presse (3) rebondira lors de l'accord anglo-congolais du 12 mai 1894 accordant au roi souverain, à bail, la plus grande partie du Bahr-el-Ghazal.

Accords franco-congolais. Conclusion

Enfin, le 14 août 1894, après de rudes négociations avec la France, les Léopoldiens reconnaissaient comme frontière « le thalweg du M'Bomou jusqu'à sa source ». Cette frontière résulte d'un accord politique reconnaissant les droits du premier occupant jusqu'au 5e parallèle mais elle anéantissait les rêves d'expansion vers le nord de LÉOPOLD : ses agents LA KETHULLE, LE MARINEL devaient se replier. A l'inverse, elle ouvrait aux Français la route du Nil et... de Fachoda : sur le plan local, cet accord partageait, sans qu'ils aient été le moins du monde consultés, les États des trois sultans BANGASSOU, RAFAI, et ZEMIO qui avaient traité avec les agents de LÉOPOLD. Pourtant les premiers explorateurs avaient signalé que la frontière ethnographique passait plutôt le long de l'Ouellé.

Du point de vue géographique qui est le nôtre, on peut noter que si l'on avait voulu admettre une frontière proche du 4e parallèle, on aurait pu suivre le cours du Bili puis de l'Uéré, à mi-distance entre l'Ouellé et le Mbomou. On aurait également pu se préoccuper de savoir lequel des deux cours d'eau était le principal tributaire de l'Oubangui et donc son cours amont. Contrairement à ce qu'ont voulu faire croire les Léopoldiens, le Mbomou semble moins important que l'Ouellé. En fait il n'existe encore, cent ans après, aucune preuve indiscutable à ce sujet.

Selon les données citées par J. A. RODIER (1964), la supériorité de l'Ouellé paraît écrasante mais l'Ouellé est à son confluent à Yakoma tandis qu'à Bangassou, à une centaine de kilomètres en amont, le Mbomou n'a encore reçu ni le Mbari, ni le Bili. Faute de jaugeage juste au-dessus du confluent, on ne peut préjuger du degré de supériorité d'un cours d'eau sur l'autre.

Importance comparée des deux rivières

	Superficie du bassin versant km²	Module m³/s	Volume moyen annuel m³
L'Ouellé (à Yakoma).....	150 000	(1 500)	47×10^9
Le Mbomou (à Bangassou).....	116 000	825	26×10^9

On constate ainsi combien paraît lointain le problème de l'Ouellé-Oubangui qui passionnait l'opinion il y a cent ans.

En guise de postface, on peut signaler un dernier article d'A. J. WAUTERS (4) qui apparaît comme la première synthèse sur le cours de l'Oubangui. Il y oppose le cours inférieur large et navigable au « cours supérieur, descendant les *gradins* des versants des hauts plateaux ». A partir des chutes et rapides qu'il décrit un à un, il pressent la morphologie du pays. Sur un cours de 2 500 kilomètres, « il descend (de près de 940 m) les *escaliers des terrasses successives* qui soutiennent ces hauts plateaux en formant des chutes... Entre ces obstacles, s'étendent des biefs navigables d'une étendue parfois assez considérable ». Pour ce fleuve, l'exploration doit faire place à la pénétration, à l'exploitation. C'est également la conclusion d'un article sur « Les

(1) Commissaire délégué du Gouvernement (V.L.) au Commissaire Général, 3 du 12 mai 1892, D AOM, AEF 2 D 7, p. 6.
(2) Une coupe du lit est jointe à l'étude originale manuscrite.
(3) Cf. *Le Mouv. Géogr.*, 27 mai 1894, n° 12.
(4) Les rapides de l'Ubangi-Uellé. *Le Mouv. Géogr.*, oct. 1894, n° 22 : 87-88.

transports dans l'Oubangui » (1) : « La période héroïque est close. Il est opportun d'ouvrir celle de la mise en valeur. »

Le lieutenant de vaisseau A. H. DYE qui dirigeait la flottille de la Mission MARCHAND réalisa la première étude hydrographique de l'Oubangui (2).

On lui doit également le tracé complètement nouveau du cours sinueux du Mbomou ainsi que des positions géographiques déterminées astronomiquement en valeur absolue.

Il faut également signaler les travaux hydrographiques de la Mission Congo-Oubangui-Sangha ou Mission ROUSSILHE (1911) qui aménagea notamment la passe de Zinga.

En concluant cette note sur l'exploration de l'Oubangui, on ne peut s'empêcher d'évoquer l'impression de monotonie et d'écrasement ressentie par la plupart des explorateurs lors de la longue remontée du Congo et de l'Oubangui depuis Brazzaville ou Kinshasa. La meilleure page est probablement celle de l'écrivain Joseph CONRAD (3) qui travailla pour la Société du Haut-Congo de juin à décembre 1890 :

« Remonter ce fleuve, c'était comme voyager en arrière vers les premiers commencements du monde, quand la végétation couvrait follement la terre et que les grands arbres étaient rois. Un cours d'eau vide, un grand silence, une forêt impénétrable. L'air était chaud, épais, lourd, languide. Il n'y avait pas de joie dans l'éclat du soleil. La voie fluviale poursuivait longuement son cours, déserte, vers l'obscurité des lointains que couvrait l'ombre...

« Les larges eaux couraient à travers un désordre d'îles boisées; on perdait son chemin sur ce fleuve comme on ferait dans un désert et on butait tout le jour sur des hauts-fonds, essayant de trouver le chenal.

« Parfois nous tombions sur un poste proche de la berge, et nous repartions... sur des étendues vides... entre les hautes murailles de notre sinueux parcours... Des arbres, des arbres, des millions d'arbres, massifs, immenses jaillissant très haut. On se sentait petit, tout perdu. Une longueur de fleuve s'ouvrait devant nous et se refermait derrière comme si la forêt avait tranquillement traversé l'eau pour nous barrer le passage au retour.

« Nous pénétrions de plus en plus profondément au cœur des ténèbres. Quelle quiétude il y régnait. Les arbres vivants, ficelés ensemble par les lianes et tous les buissons vifs du sous-bois semblaient changés en pierre. Nous eûmes la vision d'une multitude d'arbres étagés, de l'immense jungle enchevêtrée... Le tranquille chemin d'eau qui mène aux derniers confins de la terre coulait sombre sous un ciel couvert... semblait mener au cœur d'immenses ténèbres... »

Manuscrit accepté par le Comité de Rédaction le 28 mai 1985

BIBLIOGRAPHIE

ALIS (H.), 1892. — L'entente franco-belge en Afrique, *in: Bull. Com. Af. Fr.*, mai 1892, n° 5 : 8-10.

ALIS (H.), 1892. — L'État indépendant du Congo, la France et l'Angleterre, *in: Bull. Com. Af. Fr.*, oct. 1892, n° 10, p. 2.

BARTH (H.), 1857-1858. — Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika in den Jahren 1849 bis 1855. J. Perthes, Gotha, 5 vol. in-8°. Trad. P. ITHIER 1859-1861 : Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale de 1849 à 1855. Firmin Didot, Paris, 4 vol. in-8°.

BOULVERT (Y.), 1985. — A l'occasion d'un centenaire. La première exploration de l'Oubangui jusqu'aux rapides de Bangui-Zongo par le pasteur Grenfell (février 1885), ORSTOM, Bangui, 26 p., *multigr.*

DYE (A. H.), 1900. — Étude hydrographique de l'Oubangui, *in: Bull. Soc. Géogr. Com.*, Paris, n° 5.

DYE (A. H.), 1902. — Les positions géographiques déterminées par la mission Marchand, *in: Bull. Com. Af. Fr.*, n° 2 : 37-41.

DU FIEF (Y.), 1885. — La question du Congo, *in: Bull. Soc. Belge Géogr.*, t. IX : 221-299.

GAILLART (G.), 1893. — Exploration de la Haute Sangha et du Haut Oubangui (1891), *in: Bull. Soc. Géogr. de Paris* : 223-237.

GENONCEAUX (L.), 1880. — Les explorations de Stanley, *in: Bull. Soc. Belge Géogr.*, nov. 1877 : 34-43. Hachette, Paris.

GRENFELL (Rév. G.), 1886. — « Exploration of the Tributaries

(1) *Bull. Com. Afr. Fr.*, janv. 1899, n° 1, p. 3.

(2) Un résumé figure p. 23 à 26 du n° 1, 1900, *Bull. Com. Af. Fr.* qui publie également un article sur « Les pagayeurs du Haut Oubangui », 1899, n° 12 : 444-447.

(3) Cf. « Heart of Darkness » : Au cœur des ténèbres (1899), 89 p.

of the Congo, between Leopoldville and Stanley Falls ». *Proceed. Roy. Geog. Soc.* : 627-634.

JUNKER (W.), 1889-1891. — Reisen in Afrika 1875-1886. Hölzel, Wien und Olmütz, 3 vol., 540, 560 et 740 p.

KALCK (P.), 1973. — Histoire Centrafricaine des origines à nos jours. *Thèse doct.*, Sorbonne, Paris, 11 juin 1970, 2 tomes, 1777 p. (4 vol. offset. Service de reproduction des thèses, Univ. de Lille III).

KALCK (P.), 1974. — Histoire de la République Centrafricaine. Berger-Levrault, Paris, 341 p.

KALTENBRUNNER (D.), 1886. — Un second Congo, *in: La Gazette géographique et l'Exploration*. Paris, 18 juin, n° 23 : 441-443.

KALTENBRUNNER (D.), 1886. — Réponse à M. A. J. Wauters, *in: La Gazette géographique*, 2e semestre : 25-17.

LACOIN (1903). — Observations sur la géologie du pays de l'Oubangui au Tchad. *Bull. Soc. Géol. France*, IV : 484-496, 6 fig., 1 carte 1:5 000 000e.

LECLERCQ (J.), 1887. — Le Dr Junker et l'Ouellé-Makoua, *in: Bull. Soc. Belge Géogr.*, t. XI : 377-390.

LE MARINEL (G.), 1893. — La région du Haut-Ubangi ou Ubangi-Dua, *in: Bull. Soc. Belge Géogr.*, t. XVII : 5-41.

LOTAR (L., Rév. Père), 1937. — La grande chronique de l'Ubangi. *Mém. Inst. Roy. Col. Belge.* Section Sciences morales et politiques. Bruxelles, tome VII, fasc. 2, 99 p.

LOTAR (L., Rév. Père), 1940. — La grande chronique du Bomu. *Mém. Inst. Roy. Col. Belge.* Section Sciences morales et politiques. Bruxelles, tome IX, fasc. 3, 363 p.

LOTAR (L., Rév. Père), 1946. — La grande chronique de l'Uélé. *Mém. Inst. Roy. Col. Belge.* Section Sciences morales et politiques. Bruxelles, tome XIV, fasc. 1, 363 p.

Mr Frank LUPTON'S (LUPTON BEY) Geographical Observations in the Bahr-el-Ghazal Region : with Introductory Remarks by Malcolm LUPTON. *Proceedings of the Royal Geographical Society and monthly Record of Geography*, London. N° V, May 1884 : 246-255.

MAUNOIR (Ch.), 1885. — Rapport sur les travaux de la Société et sur les progrès des Sciences géographiques, *in: Bull. Soc. Géogr.*, Paris, rapport sur 1884 : 149-250.

MAUNOIR (Ch.), 1886. — *Idem*, Rapport sur 1885 : 5-131.

MAZENOT (G.), 1967. — Le problème de la Licona-Nkundja et la délimitation du Congo français et de l'État Indépendant, *in: Cahiers d'Études Africaines*, Paris, n° 25 125-141.

MOEYERSONS (J.), 1975. — Les surfaces d'aplanissement et les cycles géographiques dans le nord du Zaïre. *In: Ann. Soc. Géol. Belge*, t. 98 : 439-448.

NACHTIGAL (G.). — Sahàra und Sûdân. Ergebnisse sechsjährige Reisen in Afrika. 1879, Berlin, tome I, 748 p. ; 1881, Berlin, tome II, 790 p. ; 1889, Brockhaus, Leipzig, tome III, 548 p. Un tome traduit par J. GOURDAULT, 1881, Hachette, Paris, 552 p.

NACHTIGAL (G.), 1903. — Renseignements coloniaux, *in: Bull. Com. Af. Fr.*, n° 5 : 135-146. Trad. J. VAN VOLLENHOVEN.

PAULIAT (P.), 1966. — La question internationale de l'Oubangui 1884-1894. *Mém. DES*, Sorbonne, Paris, 192 p. *multigr.*

RODIER (J. A.), 1964. — Régimes hydrologiques de l'Afrique noire à l'Ouest du Congo. ORSTOM, Paris, *Mém.* n° 6, 137 p.

SCHWEINFURTH (G.), 1874. — Im Herzen von Afrika, Reisen und Entdeckungen in Centralen Aequatorial-Afrika während der Jahre 1868 bis 1871. Brockhaus, Leipzig, 2 vol. Trad. H. LOREAU, 1875 : Au cœur de l'Afrique Centrale ; Hachette, Paris, 2 tomes, 508 et 404 p., 1879, 1 carte 1/2 000 000e.

STANLEY (H. M.), 1878. — Through the Dark Continent (1874-1877) or the Source of the Nil around the great Lakes of Equatorial Africa and down the Livingstone River to the Atlantic Ocean. 2 vol., 522 et 566 p., 10 cartes. Trad. : A travers le Continent mystérieux, Hachette, Paris, 2 vol.

STENGERS (J.), 1963. — Léopold II et la fixation des frontières du Congo, *in: Revue belge de questions politiques et littéraires.*

SUTTOR (E.), 1878. — Le Gabon, *in: Bull. Soc. belge Géogr.*, t. II : 569-585, 1 carte 1/3 000 000e.

TOUNSY (El), 1845. — Voyage au Dârfour. Traduit par le Dr PERRON, Duprat, Paris, 480 p.

TOUNSY (El), 1851. — Voyage au Ouadây. Traduit par le Dr PERRON, Duprat, Paris, 756 p.

UZÈS (duchesse d'), 1894. — Le voyage de mon fils au Congo. Plon, Paris, 342 p.

VANGÈLE (Cne), 1889. — L'exploration de l'Oubanghi-Doua-Koyou, *in: Bull. Soc. belge Géogr.*, Bruxelles, t. XIII : 5-36.